

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

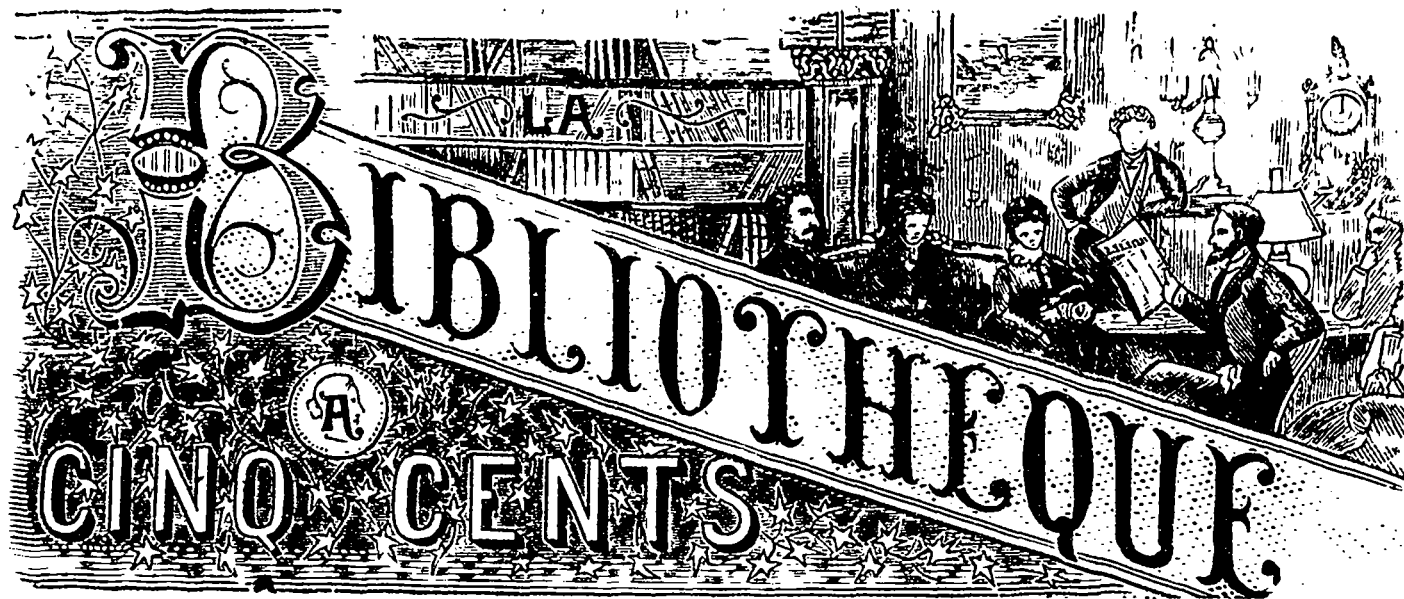
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.   |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BÉSETTE & C<sup>ie</sup>, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II { PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 3 MARS 1887

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 22

# LA VENGEANCE



# LA VENGEANCE

(L'épisode qui précède a pour titre LE SACRIFICE DE GERMAINE)

I

## DIPLOMATIE DE VORATOR.

Le premier souci de Vorator fut d'examiner Gobergeot.

C'était un gros homme d'une cinquantaine d'années environ, frais et joufflu, naïf et jovial, un peu chauve et très-blond. L'innocence éclatait dans son regard d'enfant, dans son sourire franchement épanoui. Impossible de supposer que ce fût un scélérat.

—Narcisse a raison, pensa Bibi, ce ne peut être un oiseau de proie, c'est un simple pigeon... un pigeon gris.

Effectivement, le maître blanchisseur avait déjà fêté Bacchus, sans doute afin de jouer au naturel son rôle de Silène.

—Venez saluer la reine, s'écria-t-il, et voir quel joli cadeau vient de lui envoyer mon bon ami Durand.

A ce nom. Vorator dressa l'oreille.

Précédés par Gobergeot, qui prenait les grands airs d'un introducteur des ambassadeurs, les deux derniers venus pénétrèrent dans la cabine, qui, s'élevant à l'arrière du bateau, formait une sorte de pavillon nautique renfermant un appartement complet.

Au centre, un corridor. A droite, le cabinet d'administration, assez vaste pièce qui servait en même temps de salle à manger et de chambre à coucher pour Gobergeot. On entrévoyait le lit dans une alcôve à rideaux rouges.

En face, la lessiverie et la chambrette d'Irène. Au fond, de vastes séchoirs à double étage et tout remplis de linge étendu.

—Tu comprends, dit Clopinet à Bibi, que l'assurance était de rigueur. En cas d'incendie, tout ça flamberait comme une allumette.

—Chimique ! répondit Vorator, en clignant de l'œil vers le fameux bureau en bois de rose tout écaillé par la temps.

—Motus ! fit Narcisse, et rappelle-toi la foi jurée !

—Jeunes gens, reprit Gobergeot, la reine a dû rentrer dans ses appartements pour ajouter à sa toilette la parure supplémentaire qu'elle vient de recevoir. En attendant, buvons à sa santé !

Sur le bureau même, il y avait du vin blanc et des verres.

Le maître blanchisseur les remplit jusqu'aux bords.

—Oh ! toi, murmura Vorator, si tu y vas de ce train-là, je n'aurai guère de peine à te faire jaser tantôt.

On trinqua.

En reposant son verre tout contre l'un des montants du cylindre, Narcisse eut un certain regard qui voulait dire à Bibi :

—C'est là !

Tout à coup, une clameur féminine s'éleva dans le couloir, et la reine parut sur le seuil.

La taille manquait peut-être de sveltesse, et les mains étaient rouges. Mais le regard décelait tant de franchise, le sourire tant d'enjouement, la physionomie tant de bonté, qu'Irène fit tout aussitôt la conquête de Vorator.

—Il devient de plus en plus impossible que le Frégor soit de connivence avec tous ces gens-là ! se dit-il.

Gobergeot, tout bouffi d'orgueil, s'écriait en ce moment :

—Voyez ! mais voyez donc la belle broche et les superbes boucles d'oreilles... c'est le cadeau en question !

Bibi, déjà redevenu déshant, regarda les bijoux que montrait le joyeux Silène.

La parure était des mieux choisies, se mariait parfaitement avec la blanche toilette royale : de la nacre de perle et de l'or.

—Buvons au donateur ! proposa Gobergeot.

—Papa, fit Irène, prenez garde de vous mettre en ribotte.

—Bah ! ça n'est pas tous les jours la mi-carême, et c'est en l'honneur de l'ami Durand. Fameux, n'est-ce pas, le calembour ?

Il tenait déjà la bouteille, il allait verser encore.

—Je m'y oppose ! déclara solennellement la reine, et j'entends qu'on m'obéisse. Aujourd'hui, c'est mon droit !

—Ingrate ! voulut objecter Gobergeot, mais c'est offenser l'homme généreux qui...

—Plus tard, interrompit-elle, et pas de rébellion... j'ai dit ! Et comme une clameur d'appel retentissait sur le quai :

—Mes sujets s'impatientent... qui m'aime me suive !

—Est-elle bien dans son rôle ! s'écria le maître blanchisseur en essayant une larme d'admiration qui perlait dans ses gros yeux bleus fâchés, est-elle belle aussi ! mais l'est-elle ! ah ! ma foi, tant pis, je rengaine mon toast.

Irène allait sortir ; elle se retourna, renouvelant du geste sa défense, et Gobergeot s'inclinant jusqu'à terre :

—Que Votre Majesté se rassure ! conclut-il, absente ou présente, on lui obéira !

Mais sitôt que la reine eut disparu :

—Clopinet, reprit-il, essayez-vous là vivement, prenez une feuille de vélin et, de votre plus belle écriture, écrivez.

—A qui donc ?

—Eh parbleu ! à Durand... c'est bien le moins que je lui témoigne ma reconnaissance de cette façon-là, puisque l'autre m'est interdite... jusqu'à nouvel ordre. Ecrivez donc, Clopinet !

—Dietez, monsieur Gobergeot ! fit Narcisse qui tenait déjà la plume.

—Attention ! murmura Vorator, voici qui va peut-être me lancer sur la piste.

Après quelques secondes d'une posture méditative, le maître blanchisseur commença ainsi :

“ Mon cher monsieur Durand,

“ Merci au nom de la reine... merci au nom de son premier ministre, qui est moi. Vous mettriez le comble à votre bonté, comme à notre joie, en honorant ce soir, ainsi que vous me l'avez fait espérer, notre petit bal de votre aimable présence... ”

—Quoi ! se récria Vorator, il doit venir... ”

—Silence, Arlequin !... tu me troubles... et d'ailleurs qu'est-ce que ça te fait... ah !

—Moi... rien du tout.

—Eh bien donc, tais ton bec noir... et toi, Clopinet, poursuis. Où en étions-nous ?

—A l'aimable présence de M. Durand.

—Parfait ! je me souviens. Ajoute :

“ J'en serais heureux et fier, comme je le suis déjà de pouvoir me dire et pour la vie :

“ Votre tout dévoué dépositaire et ami,

“ GOBERGEOT. ”

Mais déjà Bibi venait de pousser cette seconde exclamation :

—Dépositaire !

—Hein ! plait-il ? s'écria le maître blanchisseur avec un certain effroi, qu'est-ce qu'il chante donc celui-là ? qu'est-ce que j'ai dit ?

—Vous avez dit : dépositaire, fit Narcisse en rougissant à son tour.

—Et comme ça n'est pas une des formules usuelles en style épistolaire, expliqua Vorator, nous ne comprenons pas... ”

—Est-ce que tu as besoin de comprendre ? interrompit Gobergeot, en voilà un Arlequin incommode ! Est-ce que ça te regarde ?

—Moi, pas du tout... je m'en bats l'œil.

—Alors fiche-nous la paix ! et toi, Narcisse, achève... ”

—J'en suis à votre tout dévoué... Faut-il effacer ce mot qui choque si fort mon ami ?

—Au fait, oui. Mets à la place : “ serviteur, ” c'est la même chose... et comme ça du moins, monsieur sera peut-être content ?

—Trop bon ! répliqua Vorator avec un salut comique.

—N, i, ni, c'est fini, déclara Clopinet, voulez-vous apposer votre pataraphe, bourgeois ?

—Voilà ! voilà ! fit le maître blanchisseur, qui vint griffonner un Gobergeot tout à fait hiéroglyphique.

Puis, se redressant :

—C'est tout ce dont je suis *susceptible* en fait de calligraphie, conclut-il, maintenant plie ta lettre... un pain, à cacher... et l'adresse.

Bibi redevint attentif.

—A monsieur, monsieur Durand, n'est-ce pas ? demanda Narcisse.

—Ya, répondit Gobergeot.

—Après ?

—C'est tout.

Vorator eut une grimace de désappointement.

—Mais, observa judicieusement Clopinet, comment voulez-vous que ça parvienne ?

—Eh ! par le messenger qui était porteur de l'écrin. Je lui avait dit d'attendre ; il doit être quelque part, ohé ! petit, ohé !

Un jeune garçon d'une quinzaine d'années se montra presque aussitôt. Guêtres et culottes courtes en drap gris, long gilet écossais à manches et casquette pareille : un groom en petite tenue.

—Où diable étais-tu donc ? questionna Gobergeot.

—Par là, répondit vaguement l'adolescent dont les yeux pétillaient de malice.

—Que faisais-tu ?

—Je regardais les masques.

—Eh bien, maintenant que tu les a vus... va-t'en reporter cette lettre à M. Durand.

—M. Durand ? répéta le groom étonné.

—A celui que tu sais bien, précisa Gobergeot, voici cinquante centimes de pourboire... allons, file !

Sans avoir l'air de rien, Vorator s'était approché.

—Il est gentil ce petit ! hasarda-t-il, comment t'appelle-t-on, jeune larbin ?

—Criquet, monsieur... Polyte Criquet pour vous servir si...

—Mais file donc ! interrompit brusquement Gobergeot qui, d'une main, poussa l'enfant au dehors, de l'autre referma la porte.

Puis, se retournant vers Bibi :

Ah ça, dites donc, maître Arlequin... est-ce que vous êtes curieux comme ça tous les jours ?

—Seulement les dimanches et les jours fériés, répliqua Vorator.

Et tout bas, à part lui :

—Polyte Criquet, très-bien ! si jamais je le retrouve, ô Criquet, nous taillerons une fière bavette ensemble, mon ami Polyte... et quant à toi, mon Gobergeot, ce sera dès ce soir, sans foreeps !

—Je suis déjà fixé sur deux points, à savoir : 1<sup>o</sup> que la mystérieuse enveloppe à cachet rouge est bien réellement un dépôt de M. Durand ; 2<sup>o</sup> que le susdit Durand a promis de venir au bal. Espérons qu'il n'y manquera pas... et quand même, inspirez-moi, démons familiers des Talleyrand et des Metternich !

Déjà le groupe carnavalesque s'était étagé sur le char, et formait un tableau des plus animés, des plus chatoyants.

Ainsi qu'Apollon siégeait au sommet du Parnasse, la reine Irène I<sup>re</sup> en occupait la cime.

Deux tabourets restaient vacants aux côtés du fauteuil royal. Gobergeot prit place sur celui de droite, Narcisse sur celui de gauche.

Côté du cœur ! — lui dit tout bas Vorator qui trouva moyen de s'installer derrière le maître blanchisseur.

De là, tantôt debout, tantôt assis, les jambes pendantes en dehors du char, il dominait toute la mascarade, alerte à riposter aux apostrophes de la foule qui tourbillonnait à sa remorque.

Vorator se montra de première force et que par sa façon, par sa verve, il éclipsa, il foudroya tous les titis, tous les malins, tous les cadots-butteurs, tous les pierrots et tous les paillasses qui ne craignirent pas de s'attaquer à lui. Ce fut un succès immense, ébouriffant, et dont la plus grande gloire rejaillit sur la mascarade du canal Saint-Martin.

Aussi Gobergeot était-il enchanté de son Arlequin. Il l'admirait, il le cajolait, il lui criait à chaque instant :

—Bravo !... ah !... ah !... ah !... bravo !... Mais quel bagout !... Quelle platine !... Leur en degoise-t-il, ce gamin-là... ah !... que je le chéris donc... comme il m'amuse !

Après deux ou trois tours de boulevard, cet enthousiasme devint du fanatisme. Gobergeot embrassait Vorator avec des larmes d'attendrissement ; il sollicitait à mains jointes l'insigne honneur d'être tutoyé par lui.

Bibi daigna consentir.

Enfin, on se dirigea vers l'*Ile-d'Amour*, où devait avoir lieu le festin, puis le bal.

Ce jour-là c'était un dernier jour de splendeur. Toutes les vitres flamboyaient dans la nuit, et, bien que la saison ne permit pas encore le bal en plein air, toutes les charmilles du jardin étaient étoilées de verres de couleurs !

Dans les cuisines, des nuées de marmitons, dans les corridors des nuées de garçons servants, tout resplendissant de serviettes blanches et de frisures pompadées à profusion.

Mais c'était surtout le grand salon qu'il fallait voir. Le souvenir des noces de Gamache, les toiles luxuriantes de Paul Veronèze n'en donneraient qu'une faible idée. Que de porcelaines ! que de cristaux ! que de lumières ! que de fleurs ! que de plats ! Jamais le veau traditionnel n'avait été accommodé de tant de façons, à tant de sauces. Quel festin ! quel dessert ! quel gala ! dame, c'était à 3 francs 50 centimes par tête !

Quant au nombre des convives, il dépassait le chiffre de quatre cents ; tous les lavoirs du faubourg du Temple s'étaient associés, dans un même festival, et plus de vingt baunnières flottaient à l'entour de la gigantesque table. On allait être affreusement gêné, presque assis les uns sur les autres... ce serait charmant.

Mais, direz-vous sans doute, la question de royauté ?

Le cas avait été prévu d'avance ; afin de ne pas tomber dans l'oligarchie, les reines elles-mêmes devaient choisir l'une d'elles qui serait la reine des reines.

Election des plus graves, au scrutin secret. Cette fois encore Narcisse fut chargé d'écrire les bulletins, et tout naturellement Irène obtint la majorité des suffrages.

Après un formidable hurrah en son honneur, on s'assit.

Clopinet et Vorator étaient aux côtés de la reine.

En face d'elle, siégeait Gobergeot, entre deux ex-reines, devenues simples princesses.

Grâce à cet arrangement, Bibi ne perdait pas de vue son ami Silène.

Une légère contrariété se lisait sur le visage rubicond du maître blanchisseur.

Vorator en savait la cause.

A peine descendu du char, Gobergeot s'était empressé d'interroger le chef de l'établissement.

—N'est-il venu personne me demander ?

—Non, monsieur, personne.

—Comment ! j'attendais un Polichinelle.

—Pas le moindre Polichinelle.

—S'il s'en présente un, vous me ferez avertir aussitôt.

—Très bien.

Vorator avait tout entendu, Vorator s'était dit :

—Bon ! c'est en Polichinelle que doit se déguiser M. Durand... et si c'est Frégor, le costume est bien choisi : Polichinelle-Vampire !

Le repas commença par une vigoureuse attaque. Le silence des convives attestait leur appétit.

Mais, dès le milieu du premier service, les langues se délièrent comme par enchantement.

Quelqu'un proposa la suppression des carafes, alléguant que l'eau ne devait pas figurer dans un repas de blanchisseurs, et que, du reste, le vin se trouvait suffisamment baptisé. Les demoiselles elles-mêmes applaudirent.

Bientôt les esprits s'échauffèrent. Quand vint le rôti, chacun parlait et riait à la fois. Au dessert, ce fut un tapage infernal.

Mais l'heure des chansons arriva. Chacun se tut durant les couplets, quitte à se rattraper au refrain que toutes les voix répétaient en cœur, avec accompagnement de fourchettes et de couteaux sur les assiettes.

C'était Irène qui donnait tour à tour la parole aux chanteurs. Celui de Narcisse arriva. Il avait composé tout exprès, pour la circonstance, une chansonnette ayant pour titre : *la Reine des blanchisseuses*.

Succès d'enthousiasme.

—Messieurs et dames...fit Clopinet dans l'intervalle des applaudissements, permettez-moi de vous apprendre que ce léger oppuscule est dédié à mademoiselle Irène.

Il y eut un nouveau tonnerre de bravos

—Embrasse ma fille ! s'écria le maître blanchisseur, c'est une récompense qu'elle te doit. Je l'y autorise, je le veux !

Le timide Narcisse hésitait.

Le visage de la reine s'était couvert d'une aimable rougeur.

—Il l'embrassera...il l'embrassera pas ! se mirent à chanter, à crier tous les convives.

Irène enfin offrit sa joue, Narcisse avançait les lèvres.

Un triple ban s'ensuivit, tellement frénétique qu'une cinquantaine d'assiettes volèrent en éclats sur le champ de bataille.

Puis, après un dernier verre de champagne, on se leva de table pour aller prendre le café dans le jardin.

Ne fallait-il pas transformer la salle du festin en salle de bal ?

Narcisse, en galant troubadour, offrit le bras à sa Dulcinée.

Bibi se rapprocha de Gobergeot.

Gobergeot s'était précipité vers l'illustre patron de *l'Ile-d'Amour* :

—Eh bien ?

—Quoi ?

—Ce Polichinelle ?

—Rien encore.

—Oh ! les amis, les amis !

—Qu'est-ce à dire ! se récria Voratior, je ne crois pas avoir mérité ce reproche amer.

—Aussi n'est-ce pas à toi qu'il s'adresse.

—A la bonne heure.

—Toi, tu es mon Benjamin, mon bijou... et je te porte dans mon cœur. Allons savourer le moka.

—C'est *estomachique*, opina gravement Voratior.

Quelques instants plus tard, en compagnie d'une douzaine de bons vivants, on s'installait sous l'un des bosquets du jardin.

—Versez chaud ! boum ! commanda Voratior au garçon qui remplissait les demi-tasses, et plus généreusement que ça donc...avec le bain de pied...jusqu'à la cheville !

—Tu me parais aimer le café ! fit Gobergeot.

—Je l'adore...mais à la façon des vrais amateurs, à la normande.

—Est-ce que tu es Normand ?

—Normand de la rue Popincourt... mais écoutez mon système politique à propos de ce nectar nègre.

—Parle...on t'écoute.

—D'abord et d'une, on s'ingurgite une première gorgée de pur moka, et bien vite on la remplace avec du cognac. C'est ce qui s'appelle le gloria !

—Vive le gloria !...buvons le gloria ! s'écria l'assistance en imitant Voratior qui venait d'opérer un second vide dans sa demi-tasse.

—Retournons à la topette, poursuivit-il en joignant l'exemple au précepte, et que notre gloria se transforme successivement, mais toujours par de nouvelles additions alcooliques, en consolation...reconsolation...rincette...surrincette...contresurrincette...pousse-café...

—Mais dis donc ! interrompit Gobergeot, dis-donc, ça n'en finirait plus.

—C'est la manière normande ! conclut Voratior, et n'y a pas à dire, à la fin des fins, quand bien même ça durerait jusqu'au jugement dernier, on n'a jamais pris qu'une demi-tasse.

—Allons-y donc et gaiement... à la normande ! exclama le cœur.

—Amour de galopin, va ! crut devoir ajouter le trop enthousiaste Silène.

Il va sans dire que Bibi, tout en divertissant ses acolytes, trouvait moyen de faire boire aux lilas d'alentour les trois quarts pour le moins de ce qu'il se versait à lui-même.

Gobergeot y allait de frano jeu, lui. Pauvre Gobergeot ! au bout d'une heure de cet exercice, il était rond comme une futaille.

—Ça va bien ! ricana à part lui Voratior, ça va très-bien, mais ce n'est pas encore assez.

Un brillant prélude de l'orchestre annonça l'ouverture du bal.

—Bigre ! s'écria Gobergeot, j'ai invité une des collègues de fille. Faut que je danse.

—Allons danser ! consentit Bibi, je n'ai pas d'engagement, moi...mais quand ce ne serait que pour faire vis-à-vis à Clopinet, je veux également pincer un rigodon.

—J'y compte bien et la société aussi ! riposta Gobergeot, un Arlequin tel que toi ne saurait manquer de trouver sa colombine !

C'était tout au plus si le maître blanchisseur se tenait sur ses jambes.

Bibi l'entraîna nonobstant vers les quadrilles qui déjà s'organisaient dans le grand salon.

Sous le regard d'Irène, Gobergeot parvint à retrouver quelque aplomb, et dansa sans trop de scandale.

Voratior se fit remarquer par sa désinvolture chorégraphique et ses entrechats pas mal risqués.

Quant à Narcisse, ses pas et son allure avaient cette dignité solennelle, ce calme auguste que donne l'étude de la tragédie. Il ne se serait pas autrement comporté dans le palais d'Agamemnon.

Du reste, c'était par pur amour qu'il sacrifiait à Terpsichore. Il avait oublié Melpomène elle-même, il appartenait tout entier à Vénus, représentée par Irène. Elle seule occupait ses yeux, sa pensée, ses jambes. Tout le reste du bal, tout le reste de l'univers n'existait pas pour lui.

Voratior, cependant, vint lui frapper sur l'épaule après deux ou trois contredanses, et lui tint à peu près ce langage !

—Eh bien ! comment ça va-t-il, ma vieille ?

—Superlativement ! répliqua Clopinet. Mais toi, Bibi, tu me parais t'amuser beaucoup !

—Moi, je songe aux affaires sérieuses.

—Bah !

—Je couve le secret du papa Gobergeot, j'espère prochainement lui voir casser sa coquille.

—Il m'a l'air gris comme trente-six mille hommes.

—Ce chiffre, bien que flatteur, ne me semble pas encore suffisant. Il conserve une lueur de raison. J'attends qu'il soit cuit à point.

—Et alors...

—Alors je le débrosche...et, sondant sa conscience, je m'édifie sur le compte de M. Durand. Si c'est réellement M. Durand, rien de fait. Mais s'il retourne du Frégor, tu me livres la fameuse enveloppe au cachet rouge, et séance tenante, tandis qu'il cuvera son ivresse...

—Y songes-tu ! mais à son réveil il s'apercevrait.

—Chut donc ! plus bas. Il n'y verra que du feu. Nous décacheterons et recacheterons en conséquence.

—Je ne sais pas trop si notre loyauté...

—Nctre loyauté c'est de prendre enfin notre revanche... c'est, par la même occasion, de sauver le papa Gobergeot et sa fille. D'ailleurs, si tu t'y refuses, je te débine affreusement auprès d'elle, je te fais flanquer à la porte par son beau-père qui est mon ami intime... n, i, ni, c'est fini, plus d'espoir, plus d'amour...

—Assez ! interrompit Clopinet, je ferai tout ce que tu voudras. Mais la voici... tais-toi !

Irène, effectivement, s'approchait de nos jeunes amis.

Une certaine agitation se laissait voir sur ses traits.

—Qu'y a-t-il donc ? s'empresèrent-ils de demander tous les deux.

—Papa commence à m'inquiéter, répondit-elle, j'ai peur qu'il ne se rende malade, et si quelqu'un ne se dévoue pas à veiller sur lui...

—Je m'en charge ! s'écria Voratior, comptez sur moi.

Et, courant rejoindre Gobergeot :

—Qu'est-ce qu'il y a donc, ami Silène, on me dit que vous êtes indisposé ?

—Moi, du tout ! c'est la chaleur. J'ai un peu mal...

—Où ça ?

—Aux cheveux...

—Connu. Redescendons au jardin, ça nous remettra au grand air.

—Volontiers. Donne-moi ton bras. Mais c'est drôle, j'ai comme envie de dormir.

—Faut prendre un second café normand, c'est souverain... pour la chevelure.

—Va pour un café normand ! oh ! oh ! fameux le café normand.

Malgré l'appui de Voratior, le maître blanchisseur trébucha dans l'escalier.

Sur la dernière marche, on rencontra l'hôte.

—A propos, s'écria Silène, et mon Polichinelle ?

La réponse fut encore négative, et se corrobora de cette observation qu'il était déjà deux heures du matin.

—Il ne viendra pas ! murmura Gobergeot d'un ton découragé.

—Savez-vous qu'Arlequin commence à devenir jaloux, se récria Voratior.

—Jaloux... toi... et de qui donc ?

—De Polichinelle, parbleu. C'est vrai ça, vous ne pensez qu'aux absents.

—Cet absent-là, vois-tu bien, est un ancien ami.

—Bah ! les nouveaux sont les meilleurs... et moi par exemple...

—Toi, tu es un bon enfant... et très-rigolo... je ne dis pas non... mais avant que tu m'aies rendu des services pareils à ceux dont je lui garde une éternelle reconnaissance...

—La reconnaissance, c'est une affaire de Mont-de-Piété, voilà tout... Garçon, deux demi-tasses, et du fil-en-quatres. Servez chaud, c'est moi qui régale.

—Et tu crois que ça me fera du bien, Bibi ?

—J'en réponds... Prenez place sur cette chaise verte, et de la gaieté, morbleu... c'est l'ordonnance du docteur Arlequin !

On venait d'entrer sous un bosquet. Voratior s'assit en face de Gobergeot. Le garçon servit la consommation demandée, puis se retira.

Autour d'eux un profond silence, à peine troublé par quelques bruits de pas sous les charmillles, et par le murmure lointain de l'orchestre.

Les illuminations commençaient à s'éteindre. Nonobstant, deux derniers verres de couleur mettaient en pleine lumière le visage aviné de Gobergeot.

—Nous disions donc ? fit-il en cherchant à lutter contre la torpeur de l'ivresse.

—Nous disions que maître Arlequin, ici présent, aspire à vous rendre des services bien autrement pharamineux que ceux du signor Polichinelle.

—D'abord et d'une, je veux que tu me tutoies, Arlequin.

—Trop flattée de l'honneur. J'y souscris... parle... mets à l'épreuve mon amitié, mon dévouement... et si je dis des bêtises, sois indulgent... je suis pochard comme une grive en pleine vendange.

En réalité, Voratior était parfaitement sain d'esprit, mais il feignait l'ivresse afin d'inspirer plus de confiance à son compagnon.

—As-tu trois mille francs ? débuta celui-ci.

—Non mais je pourrais les avoir... et dans ce cas-là, ça serait pour toi, sans intérêt, parole d'honneur !

—L'ami Durand m'a pris sept pour cent, avoua le maître blanchisseur, mais c'était tout de même gentil de sa part... car il s'agissait de me faciliter l'acquisition de mon bateau... excel-

lente affaire !... et note bien la circonstance, c'était la seconde fois seulement que je me rencontrais avec lui après plus de dix ans d'intervalle.

—Voyez-vous ça ! La seconde rencontre seulement... mais qu'est-ce qui s'était donc passé lors de la première ?

—Il m'avait sauvé la vie.

—Par quel procédé ?

—Un procédé des plus délicats... Oh ! oh ! c'est toute une histoire.

—Voyons l'histoire.

—Oh ! quant à ça, nisco !... c'est un secret... tu voudrais me faire parler, fiston... mais pas mèche.

—Moi, je n'en moque pas mal... est-ce que ça me regarde !... en fait d'anecdotes, je n'aime que les celles qui sont en musique.

Et Bibi se prit à chanter :

Mes amis, écoutez l'histoire  
D'un jeune et galant postillon

Oh ! oh ! oh ! oh ! qu'il était beau  
Le postillon de Lonjumeau.

—Buvons ! s'écria tout à coup Gobergeot.

—Buvons ! répéta Voratior, trop heureux de n'avoir pas à reprendre lui-même l'initiative de cette proposition.

Durant quelques secondes, le maître blanchisseur resta pensif. Puis, comme se laissant aller à la dérive dans le courant des souvenirs.

—C'était donc il y a près de quinze ans, reprit-il, c'était en Espagne.

—Fameux, l'Espagne ! se récria Bibi, qui n'avait pas l'air d'écouter le moins du monde, mais qui ne perdait pas un mot.

—Vive l'Espagne ! c'est le pays des toréadors, des andalouses à l'œil noir, du chacolat, des éventails et des oranges. Il y a encore une chanson là-dessus :

Mexique ou le sol tremble,  
Et l'Espagne au ciel bleu.

Adieu !

Adieu ! mon beau navire...

Gobergeot continuait, comme se parlant à lui-même.

—J'étais alors une têtechaude... un aventurier... un patriote fini... enrôlé parmi les volontaires de l'indépendance espagnole...

Bibi fredonna :

Guernadier que tu m'affliges  
En m'apprenant ton départ,

—Voilà donc un beau mativ... non, c'était un soir... non, je crois même que c'était une nuit... Voilà donc que je tombe entre les mains de guérillas du despote Ferdinand... des enragés, des bandits, qui ne faisait grâce à personne... et j'étais leur prisonnier, moi... comprends-tu la chose ?

Déjà Voratior chantait avec une gracieuse langueur :

Captif au rivage du Maure,  
Un guerrier courbé sous ses fers.

Gobergeot n'en poursuivit qu'avec plus de sécurité :

—Tel que tu me vois, j'ai été fusillé... oui, fusillé.

—Allons donc, vieux blagueur...

Et Voratior entonna le piff paff pouff des *Huguenots*, qui venaient d'être représentés depuis peu de temps. Il avait assisté aux premières représentations, parmi les chevaliers du lustre.

—Tais-toi donc ! fit Gobergeot, je te raconte des choses très-sérieuses... un vrai drame.

—Eh bien ! quoi !... j'y mets des couplets, ça devient un vaudeville. Va toujours, mais buvons.

—Buvons ! mais écoute... J'étais donc condamné, j'attendais l'heure fatale de l'exécution, lorsque tout à coup, dans la grotte où j'étais retenu captif, ça se passait dans je ne sais plus quelle sierra, un homme entre...

—Dans le tien...

—Plait-il ?

—Fais pas attention, c'est un calembour.

—Non, c'est le chef des guérillas... un très-beau garçon... une espèce de Fra-Diavolo.

—Connu. Tu peux te dispenser du portrait.

Voyez sur cette roche,  
Ce brave à l'air fier et hardi ;  
Son mousquet est près de lui,  
C'est son fidèle ami.

—Si tu l'es toi, mon ami, laisse-moi te narrer ma délivrance.  
Ça doit t'intéresser, que diable !

—Moi, pas du tout. Buvons... mais si ça te fait plaisir...

—Certainement. A ta santé !

Et Gobergeot vida de nouveau sa demi-tasse, tandis que Voratior, par une adroite manœuvre, continuait d'arroser avec sa part les lilas du voisinage.

Il y eut un silence durant lequel Silène oscilla sur son siège.

—Bigre ! pensa Bibi, dépêchons-nous d'en finir, il n'est que temps !

Puis tout haut :

—Ta délivrance, dis-tu... tu n'as donc pas été fusillé, tu vois bien, tu te vantes.

—Attends donc ! le Fra-Diavolo en question m'apprit qu'il s'intéressait à mon sort et que, pour la bagatelle de cent écus, il se chargeait de me sauver... ajoutant que cette somme était exigée par ses compagnons, mais que lui-même il ne désirait rien, sinon le plaisir de m'être agréable. Hein ! j'espère qu'en voilà un Espagnol généreux.

—D'accord, mais tu avais donc de l'argent.

—Pas sur moi, mais à Pampelune, où se trouvait mon magot. Je fis serment d'y payer ma rançon. "Très-bien, consentit le guérillas, il n'y aura pas de balles dans les fusils... Vous tomberez nonobstant... vous ferez le mort... et vous ressusciterez seulement après le départ de la bande, lorsque je reviendrai pour aller toucher la somme convenue. Malheur à vous si vous y manquez, mais aussi malheur à moi qui me porte garant de votre paroles. Ils nous tueraient tous les deux ?" Voilà.

—Voilà quoi ?...

—Voilà ce qui fut fait. On me conduisit sur le terrain... il faisait nuit... Apprêtez armes ! en joue !... Dame, j'avais grand-peur, et rien que d'y penser, j'en tremble encore... feu !... je me crus mitraillé pour tout de bon, et quand le chef, s'étant penché au-dessus de moi, dit aux autres : "Il est mort !" je ne pus me défendre de murmurer tout bas : "Est-ce que ce serait vrai ?" "Chut, répondit-il à tout à l'heure !" Je me tins coi, mais la main sur mon côté gauche afin de me convaincre que mon cœur faisait tic-tac. La troupe s'éloigna... tout redevint silencieux jusqu'au moment où j'entendis une voix qui me disait à l'oreille : "En route pour Pampelune, en route !"

—Et vous avez payé ! se récria tout à coup Voratior avec la résolution de brusquer le dénouement.

—Parbleu ! fit Gobergeot, puisque j'avais promis, et que c'était pour ses compagnons, qui l'auraient massacré...

—O naïf blanchisseur ! apprenez donc enfin que c'était une frime et qu'il a tout gardé pour lui.

—C'est pas vrai !... tu mens... tu le calomnies... un si digne homme !

Arlequin se mit à rire aux éclats.

Gobergeot, qui ne conservait plus qu'une vague lueur de raison, le regardait d'un œil hébété.

—Mais qu'est-ce qui te prend donc ? balbutia-t-il, qu'est-ce qu'il y a ?

—Il y a que je connaissais déjà l'histoire, et que le même Espagnol a joué le même tour à d'autres imbéciles... à preuve que je pourrais te dire son nom.

—Ah ! quant à ça, je t'en défie bien...

—Frégor !

Gobergeot se redressa tout d'une pièce, la bouche béante, les yeux écarquillés, le visage tout plein de stupeur.

Cette stupeur même était le plus éloquent de tous les aveux. Voratior triomphait.

Néanmoins, avide d'une conviction plus complète encore :

—Osez nier que tel n'est pas le prénom de M. Durand ? fit-il en se croisant les bras, face à face avec Gobergeot qui reculait, qui chancelait sous son regard.

—Oui, murmura-t-il enfin, je ne puis pas dire non... puisque tu sais tout... mais silence ! il me l'a bien recommandé... je ne sais pas pourquoi... je ne le connais pas davantage... mais je t'en réponds, c'est la vertu même !... je lui dois la vie... mon bateau... tu te tairas, n'est-ce pas... j'ai promis... j'ai juré... l'amitié... la reconnaissance... Chut !

Et Gobergeot, s'affaissant sur lui-même, finit par rouler sous la table.

Dans le premier moment, Voratior craignit d'avoir trop forcé la dose. Mais le robuste Silène s'était tout simplement endormi, il ronflait,

—Honneur au courage malheureux ! dit, en se découvrant, son généreux vainqueur.

Puis, ayant appelé deux garçons, il fit transporter le vaincu dans un cabinet particulier, le coucha sur un moelleux divan, l'enferma sous clef, mit la clef dans sa poche, et remonta dans la salle de bal.

—Eh bien ! lui dit Irène, qu'avez-vous donc fait de papa ?

—Soyez paisible, répondit Voratior, Orphée lui verse ses pavots... il ponce !

Puis à l'oreille de Narcisse :

—Victoire ! ajouta-t-il, je ne m'étais pas trompé... nous pouvons agir sans scrupules à l'endroit du cachet rouge.

Et, jusqu'à l'aube naissante, Arlequin répara le temps perdu pour le plaisir.

Le moment du départ arriva.

Gobergeot dormait toujours.

On le transporta dans un de ces grands fiacres jaunes dont la race s'est malheureusement éteinte. On l'installa sur la banquette du fond. Irène et Narcisse se placèrent sur celle de devant.

—Ce pauvre père ! murmura la reine des blanchisseuses avec un compatissant sourire, dans quel état !

—Que Votre Majesté n'en prenne aucun souci, conclut Voratior en refermant la portière, Narcisse et moi, nous nous chargeons de le soigner, de le guérir, et tandis que vous reposerez dans votre chambrette, nous resterons auprès de lui, confectionnant tour à tour le thé réparateur et la soupe à l'oignon régénératrice. Pas vrai, monsieur Clopinet, que nous sommes deux fiers gardes-malades ?

Et Bibi grimpa lestement sur le siège de l'automédon, tout en ajoutant à part lui :

—Gare à toi, Frégor ?... enfin nous te tenons... gare à toi, vertueux Durand ! ce sont des mémoires complets que je pressens sous la mystérieuse enveloppe à cachet rouge.

On va lui percer le flanc  
Ran tan plan tire lire en plan,  
On va lui percer le flanc,  
Ah ! que nous allons rire,

Le reste de ce noble chant se perdit dans le fracas du carrosse.

## II

### SUIVONS CRIQUET

Après avoir reçu la missive dans laquelle l'honnête Gobergeot se glorifiait du titre de dépositaire de l'ami Durand, Polyte Criquet, ce jeune groon de tant d'espérance, avait repris sa course vers le canal Saint-Martin.

Entre les deux portes élevées à la gloire du roi Louis XIV, il crut devoir se gratifier de deux sous de galette et d'un verre de coco.

Tout en se complaisant à cette frugale collation, Polyte promenait aux alentours un regard des plus circonspects, comme afin de s'assurer qu'il n'avait pas été suivi.

Dès que cette conviction lui fut acquise, il rebroussa chemin vers le Château-d'Eau, s'engagea dans la rue des Fossés-du-Temple, et, regagnant les bords du canal, atteignit la villa Duvernay.

Là, Criquet demanda M. le vicomte de Morzas, qui se hâta d'accourir à sa rencontre et reçut, des mains de cet infidèle messager, la lettre écrite à M. Durand.

Mais il nous faut expliquer préalablement comment il se fai-

sait que Frégor avait eu la funeste inspiration de confier au jeune Polyte une mission si délicate.

Ainsi qu'on a pu le voir par les confidences de Gobergeot-Silène,—confidences assez ténébreuses, nous le reconnaissons sans fard, mais qui cependant doivent avoir suffi pour éclairer le lecteur, non moins intelligent que Voratior,—ce bon M. Durand n'était qu'un fort peu connu du dépositaire ingénu de ses secrets. Jadis en Espagne, il lui avait rendu, par hasard, un service assez peu désintéressé. Voratior avait parfaitement deviné l'adroit bandit sous le généreux bienfaiteur. Plus tard, lors d'une seconde rencontre également fortuite, il avait saisi l'occasion d'un placement avantageux et, pour surveiller la rentrée de ses capitaux, il était allé rendre visite au maître blanchisseur. La reconnaissance exagérée de celui-ci, sa loyauté, sa naïveté, firent une certaine impression sur Frégor, et lorsqu'il eut besoin, pour tenir Moréna en bride, d'un aveugle dévouement, d'une discrétion crédule, Gobergeot se trouva réunir toutes les conditions désirables. C'était le plus merveilleux des confidents, un confident qui ne savait rien, qui ne demandait rien, pas même à connaître le domicile de ce bon M. Durand, le plus honnête homme qui fût au monde. Quand on n'a pas l'habitude de se voir considéré ainsi, c'est flatteur.

Il avait imaginé je ne sais quel conte pour justifier ses allures équivoques et son mystérieux dépôt. "Je suis persécuté ; j'ai des ennemis qui convoitent ma mort. Ceci est mon testament, vous n'y êtes pas obligé. Stricte obéissance à mes instructions, il s'agit d'un secret de famille... Ne m'en demandez pas davantage, etc., etc." Lui-même il avait donné le vieux meuble en bois de rose, et tous les huit jours, ni plus ni moins, il venait en faire la vérification convenue, essentielle. Sinon, Gobergeot eût couru sans hésiter chez le procureur du roi, car il prenait son rôle à la lettre, il y mettait même une sorte d'orgueil.

La seule chose qui le désolait, c'était la brièveté des visites de son étrange ami, c'était surtout de ne pouvoir les lui rendre. "Mais dites-moi donc où je puis aller vous voir, vous rencontrer, répétait-il sans cesse, ne fût-ce qu'un jour de l'an, pour m'acquitter de mes devoirs !" Mais sans cesse aussi l'autre répondait : "Non... non, c'est moi qui viendrai... ça m'arrange mieux ainsi. Impossible autrement, c'est impossible." Gobergeot cependant insistait : "Alors restez plus longtemps... dînez avec nous... prenez part à nos petites fêtes." Durand promettait toujours, et ne venait jamais, pas même au bal de la mi-carême, pas même sous le masque de Polichinelle. Profond chagrin de la part de Gobergeot !

Ce n'était point que Frégor dédaignât les bons repas sans façon et les gaietés plébéiennes. Il n'était pas fier. Mais il savait bien que le jour où son honorable maître aurait découvert le pot-aux-roses, il lui en adviendrait ce jour-là ce qui en était advenu du Chat-Noir, d'Antopio, de L'écureuil et des autres Vampires. Frégor était le dernier ; une seule chose garantissait sa vie, c'était l'ignorance du maître à propos de l'endroit où gitaient ces mémoires posthumes, c'était cette sorte d'épée de Damoclès dont il avait su si fort à propos se faire une arme, ou plutôt un bouclier contre lui.

Infortuné Durand ! pauvre Frégor ! malgré son travestissement hebdomadaire en bon vieux vieux bourgeois, malgré toute sa prudence et toutes ses ruses, Moréna était depuis longtemps déjà sur la piste, Moréna avait des soupçons, Moéna n'attendait plus qu'un appoint de certitude.

Les choses en étaient là, lorsque, le samedi d'avant la mi-carême, Gobergeot lança son invitation pour le bal, et cette fois dans des termes plus que pressants. Un ultimatum, un casus belli, une menace de rupture.

Frégor s'engagea formellement, mais avec l'intention plus formelle encore de manquer à sa promesse. Seulement, pour en atténuer l'effet, il résolut d'envoyer un présent à la reine. C'était bien le moins qu'il dût en une aussi solennelle occurrence.

Divers empêchements le retinrent à l'hôtel durant toute la journée du mercredi... Ce ne fut que le jeudi matin, le jour

même de la mi-carême, qu'il put se rendre chez un bijoutier, tout en se disant :

—Je vais acheter une parure quelconque, et le marchand lui-même se chargera de la porter là-bas. Rien de plus simple.

Malheureusement, Dieu dispose. A l'aspect d'une foule d'écrins étalés devant lui, Frégor se sentit une certaine démangeaison dans les doigts. De la main à la poche, il n'y a qu'un mouvement. Ce mouvement, presque malgré lui, par entraînement d'artiste, Frégor le risqua. La poche s'était entrebâillée comme d'elle-même pour avaler l'écrin. Il y disparut. Que voulez-vous, on n'est pas parfait.

La tour avait admirablement réussi. Notre heureux flou choisit quelques autres parures, donna la fausse adresse d'une marquise imaginaire et, reconduit jusqu'au trottoir par le joaillier qui se confondait en saluts, il s'esquiva tout glorieux d'en être quitte à si bon marche.

Mais, après quelques détours nécessités par l'urgence, il s'arrêta tout à coup, avec une grimace.

Cette pensée venait de lui surgir que le bijoutier ne pouvait plus être le porteur de l'écrin.

Restait la ressource d'un commissionnaire.

Moyen dangereux, et qui parfois fait découvrir le voleur.

Or, se voir pincé pour une semblable peccadille, lui, Frégor. Vraiment c'eût été dommage !

Il songea bien à remplir le message en personne. Mais ce matin-là, Gobergeot serait peut-être déjà gris, déjà la mascarade rassemblée. Si on allait vouloir le garder de force et compromettre ainsi son incognito ? Il se savait des ennemis parmi les rôdeurs du canal. Non, non, c'était impossible.

—Maudite distraction ! se dit-il, voici que, pour une mesquine satisfaction d'amour-propre, je me trouve embarrassé maintenant !

Ce fut alors que lui vint cette désastreuse pensée de recourir à Criquet.

Le jeune Polyte était entré depuis peu de temps au service de Moréna, en compagnie de la veuve Criquet, sa tante, un cordon-bleu.

Ces deux nouveaux domestiques composaient, avec Frégor, tout le personnel de la petite villa des Champs-Élysées, Moréna, ne devant remonter sa maison qu'aux approches de son mariage.

Monsieur le valet de chambre avait remarqué l'intelligence de Polyte, et souvent, à l'insu du maître, il l'avait employé à son service particulier. Frégor avait toutes sortes d'acointances secrètes, c'était un laquais à bonnes fortunes.

De son côté, Moréna, ayant une observation pareille, et se cachant de son complice, déjà parfois il avait mis à l'épreuve la précoce sagacité de Criquet, voire même pour surveiller Frégor. Criquet recevait des deux mains, sans en rien dire, sans en rien laisser paraître. Il y avait dans ce jeune drôle toute l'étoffe d'un futur Frontin, d'un Mascarillo à venir.

En arrivant à l'hôtel, Frégor le trouva dans la cour en train de fumer un cigare, dérobé sans doute au vicomte.

—Où est monsieur ? demanda le valet de chambre.

—Sorti à cheval, répondit le groom, il rentrera soit pour déjeuner, soit pour dîner. *That is the question.*

—Veux-tu faire une course pour moi ?

—Toujours ! je suis comme l'oiseau, j'aime l'espace... et pour un qu'à ce premier plaisir, il se joigne quelques maravédís.

—J'offre un franc !

—Accepté ! ça complète le budget de deux pourtours à l'Ambigu. On joue le *Festin de Balhazar*. Je projetais d'y conduire ma tante, et pour peu que vous vouliez bien apostiller notre pétition au maître de céans...

—Je te le promets.

Et Frégor exhiba l'écrin, avec la manière de s'en servir.

—Connu le bateau du canal Saint-Martin ! fit Polyte, j'y fus déjà votre ambassadeur. Un mot, s'il vous plaît, qui m'accrédite auprès de la reine.

Criquet avait déjà servi chez un employé supérieur du ministère des affaires étrangères ; il connaissait les formules de la diplomatie.



Frégor écrivit un bout de lettre qu'il remit à Polyte avec l'écrin.

—Tu me rapporteras un reçu ? dit-il.

—Confiance qui m'honore, et dont je saurai me rendre digne riposta cérémonieusement Criquet.

—Va vite, et reviens de même.

—A toute vapeur !

Criquet partit en imitant le bruit d'une locomotive qui se met en marche.

Frégor le rappela.

—Motus avec monsieur ! dit-il.

—Compris ! riposta Criquet, mission secrète... Mais de votre côté n'oubliez pas l'Ambigu !

Le valet de chambre renouvela son engagement par un geste expressif ; le groom partit au pas des tirailleurs de Vincennes.

Comme il détournait l'angle de l'allée des Veuves, il rencontra le vicomte qui s'en revenait à cheval.

—Où cours-tu donc ainsi, Criquet ?

—Vers le canal Saint-Martin, de la part de Frégor.

—Ah ! ah ! n' serait-ce point au bateau de maître Gobergeot ?

—Yes !

Criquet cligna de l'œil d'une façon toute particulière.

—Que lui portes-tu ?

—Cet écrin pour sa fille, reine des blanchisseuses, et pour lui cette lettre... il y aura réponse.

—Cette réponse, je désirerais qu'elle me passât d'abord par les mains.

—Possible. Où pourrai-je vous la communiquer ?

—A la villa Duvernay, je rebrousse chemin, et vais t'y attendre.

—Suffit ! Pas d'autres instructions ?

—Examine ce qui se passe à bord du bateau, tu m'en rendras compte. Et silence !

—On sera muet comme une carpe, et lesté comme une hirondelle.

—Attrape ! conclut le vicomte en jetant au groom une pièce de cinq francs que celui-ci raffla au vol.

Puis Moréna's tourna bride, et redescendit au galop les Champs-Élysées.

Criquet suivit pédestrement le même chemin, tout en se disant à part lui :

—Un écu de cinq livres ! il y aura des rafraîchissements numéro un pendant les entr'actes. Fameuse maison ! si je pouvais y devenir valet de chambre !

L'ambitieux ! il convoitait déjà la succession de Frégor.

Nous avons vu comment il s'était acquitté de sa commission et comment, sans avoir l'air de rien, il avait tout examiné à bord du ponton Gobergeot.

Durant ce temps-là, Moréna's était en visite chez Guillaume.

—Eh bien, lui disait-il, à quand le mariage ?

—Nous verrons... nous verrons, répondait évasivement le père de Germaine.

—Ah ! je me lasse à la fin... je ne veux plus attendre, et puisqu'elle consent...

—D'accord, mais elle est si triste... et moi-même je suis si souffrant...

—Bah ! bah ! tout cela se dissipera dans les joies de la famille. L'essentiel c'était notre sécurité complète.

—Complète...

—Ne suis-je pas débarrassé de tous mes complices ?

—Hormis Frégor !... et vous l'avez entendu l'autre jour, Henri connaît son nom, déjà peut-être il est sur sa piste.

—Patience ! cette découverte, cette crainte, équivalaient à un arrêt de mort... et dans quelques jours, cette nuit peut-être, Frégor sera supprimé, tout comme les autres.

—Malheureux ! vous me faites frémir.

—Vous ne frémirez plus quand notre secret ne sera plus connu que de deux personnes, vous et moi. Ce sera la certitude de l'impunité. Alors le passé n'existera plus, nous l'oublierons tous les deux...

—Jamais !... oh ! jamais, c'est impossible !...

—J'espère vous prouver le contraire, et vous garantis d'avance un heureux avenir. Il commencera dès le jour où nous serons affranchis de ce dernier péril représenté par Frégor. Tous nos secrets descendront avec lui dans la tombe, et libres désormais, considérés, riches, nous pourrons vivre en honnêtes gens. Mieux vaut tard que jamais, comme dit le proverbe.

—Il ose rire encore, au moment de commettre un nouveau crime !

—Ce crime est nécessaire, et ce sera le dernier. Parole d'honneur ! Il ne se doute de rien, mes mesures sont bien prises...

—Oh ! je ne veux pas savoir...

—Soit ! Mais dès que j'aurai réussi, je viendrai vous le dire, et cette fois plus d'attermoiements, plus de prétextes... il faudra que Germaine devienne vicomtesse de Moréna's... je l'exigerai, je le veux !... oh ! si vous saviez comme je l'aime !

En ce moment, un domestique annonça Criquet.

Moréna's se précipita à sa rencontre.

—Eh ! bien ?

—Voici la réponse.

—Et la mascarade ?

—Je l'ai vue partir du bateau. Promenade sur les boulevards et grand festival nocturne à l'Île d'Amour. En voilà pour jusqu'à demain matin.

—Personne n'est resté à bord ?

—Personne !

—C'est bien. Attends-moi là.

Polyte s'assit dans l'antichambre, Moréna's regagna le cabinet de Guillaume.

Là, avec une dextérité qui lui faisait le plus grand honneur, il ouvrit la lettre écrite par Clopinet.

Malgré la rature imposée par le maître blanchisseur, ce moi : "dépositaire" était encore très-lisible.

Pour Moréna's ce fut un trait de lumière. Il était certain maintenant.

La lettre fut recachetée avec une telle habileté qu'il était impossible, même pour l'œil le plus défiant, de soupçonner qu'elle eût été ouverte.

Gaëtan la rendit à Criquet.

De plus, un second écu.

—Prends une voiture pour réparer le temps perdu, lui dit-il, et pas un mot à Frégor, si tu veux avoir sa place.

—Vous allez donc lui donner son congé ?

—Probablement. C'est un drôle qui trompait ma confiance, et je veux être certain de la fidélité de mes gens.

—Monsieur le vicomte peut compter sur la mienne.

—C'est ce que nous verrons. Va !

Le groom disparut en se rengorgeant. Il allait être valet de chambre.

Quant à Moréna's il rejoignit son futur beau-père, et lui dit d'un ton qui le fit frissonner jusque dans la moelle des os :

—A demain !

Puis, il passa chez sa fiancée, se montra des plus galants envers elle.

Pauvre Germaine ! Elle était très-pâle, mais elle paraissait résignée.

C'était, pour le moment, tout ce que demandait Moréna's.

Vers les quatre heures, remontant en selle, il s'éloigna par les bords du canal.

En arrivant auprès du bateau Gobergeot, il ralentit quelque peu son cheval, et lorgnant la porte fermée de la cabine :

—Oh ! fit-il, voilà une sorrière qui ne me semble pas des plus rétives... nous lui dirons deux mots cette nuit.

Aux alentours, sur les deux quais, pas une maison. Quelques chantiers seulement, mais déjà déserts.

Sur le ponton lui-même, aucun bruit, un abandon complet. Criquet ne s'était pas trompé. Sans aucun doute, il en serait de même durant toute la nuit suivante.

De plus en plus satisfait de cet axamen, Moréna's remit au trot sa monture et, par le clos Saint-Lazare, par les boulevards extérieurs, gagna la barrière de l'Etoile.

Puis, de l'air indifférent d'un gentleman qui revient du bois, il redescendit les Champs-Élysées jusqu'à l'allée des Veuves. Monsieur rentra chez lui.

Depuis longtemps déjà, le jeune Polyte était de retour. Il avait pris un cabriolet, mais seulement jusqu'à la Madeleine. Pas si sot que de se montrer revenant en voiture.

Nonobstant, Frégor le reçut assez mal, et lui dit :

—Tu as bien tardé, ça me semble ?

—Moi, pas du tout ! c'est qu'on m'a fait attendre là-bas. Et puis un jour de mi-carême, faut bien regarder un peu les masques.

Il avait l'air tout à fait innocent, ce perfide Criquet.

Frégor se fit rendre un compte détaillé de la réception de Gobergeot, de la joie d'Irène et ne conçut pas même un soupçon, ni quant au messenger, ni quant à la lettre.

Polyte s'éclipsa vers la cuisine, et s'en fut goûter les sauces de sa tante, tout en lui annonçant la triomphante nouvelle qu'on irait à l'Ambigu.

Le vicomte arriva vers les cinq heures.

—Comment ! fit le valet de chambre, monsieur va dîner tout seul ici, le jour de la mi-carême...

—Et de plus y passer la soirée, répliqua Gaëtan, mais en tête-à-tête avec toi. Nous avons à causer.

—Est-ce qu'il y aurait du nouveau ?

—Non. Mais je me marie dans un mois, et tu dois le comprendre, nous avons un tas de choses à régler ensemble.

—Quoi donc ?

—Mais la liquidation définitive du passé, les mille dispositions relatives à l'avenir. Je te sais de bon conseil et desiré te consulter, non plus comme un valet, mais comme mon futur intendant, comme un ami.

Morénas avait le sourire de la sincérité sur les lèvres.

—Je suis tout aux ordres de monsieur le vicomte, répliqua l'Espagnol évidemment flatté par cette marque d'estime, mais j'y songe, la mère Criquet n'a demandé à sortir ce soir avec son neveu ?

—Parfait ! nous n'en serons que mieux à notre aise.

—Alors le dîner pour six heures ?

—Va pour six heures ! Mais fais dresser le couvert dans mon cabinet, et sitôt le potage, renvoie les importuns... nous dînerons ensemble.

—Ah ! c'est trop d'honneur.

—Bah ! je suis dans l'un de mes jours heureux... je touche au but de mes plus chères espérances.

Frégor s'inclina jusqu'à terre, et sortit pour hâter les préparatifs du repas.

Gaëtan monta dans sa chambre à coucher, s'assura du regard qu'il était bien seul, ouvrit un tiroir secret, glissa dans sa poche un flacon de forme bizarre, et tout souriant à la Méphistophélès :

—A nous deux maintenant, conclut-il, à nous deux, messire Frégor !

### III

#### GAËTAN-BORGIA

Depuis longtemps déjà, Criquet et sa tante avaient pris leur volée vers le boulevard du Temple.

Morénas et Frégor restaient seuls absolument seuls dans le petit hôtel de l'allée des Veuves.

Le domestique venait de servir le dessert, et reprenait place à la table de son maître, mais tout à l'extrémité, à distance, et comme honteux de tant d'honneur.

—Rapproche donc ta chaise ! s'écria le vicomte avec une ironie de plus en plus encourageante, mets-toi parfaitement à ton aise. Tu n'es plus mon domestique. À partir de demain, j'entends et le prétend : que tu quittes ta livrée pour l'habit noir, que tu deviennes l'administrateur de mes biens, mon homme d'affaires... à moins toutefois que tu ne préfères émigrer sous quelque autre climat, et vivre aussi de tes rentes.

—Moi, me séparer de vous ! fit l'Espagnol d'un ton de reproche, mais vous me renvoyez donc, monsieur le vicomte ?

—Nullement. Je te laisse le choix. Souviens-toi de nos conventions. "Lorsque notre fortune sera faite, avions-nous dit, lorsque notre position sera bien solidement assurée, plus de pacte entre nous, liberté tout entière." Or, ce moment est arrivé. Pour ma part, me voilà riche et jouissant d'un titre inattaquable, je me marie, je deviens honnête homme. Ne souris pas, c'est ainsi. Veux-tu te ranger de même, et rester avec moi ?... Parfait, j'y souscris de grand cœur, car je connais ton dévouement, ta fidélité. Mais si la vie d'aventures te tente encore, si tu aspirés à repasser les Pyrénées, avoue-le sans crainte, et réglons franchement nos comptes. Outre le magot que tu dois avoir amassé, je suis prêt à te donner telle somme que tu voudras. C'est de toute justice. Seulement, fais-y grande attention, réfléchis bien avant de te prononcer. Avec moi, plus rien d'illégal, plus rien de suspect. C'est tout au plus si je te permettrai de me voler un peu, comme un simple intendant, pas davantage !

—Je n'hésite pas, déclara Frégor, je reste, et monsieur le vicomte n'aura jamais à s'en repentir, car moi aussi j'ai soif de tranquillité, de sécurité, de considération. Je dirai même plus, je veux oublier... j'oublierai.

—C'est précisément ce que je demande ! répondit joyeusement Morénas en faisant sauter au plafond le casque argenté d'une bouteille de champagne. Et pour commencer, monsieur mon ministre des finances, dressons notre futur budget. Va me chercher une feuille de papier, un crayon, là, sur mon bureau, tandis que je remplis les verres.

Frégor se leva sans défiance aucune.

Morénas versait la pétillante liqueur, mais dans la main qui tenait la bouteille, sous le goulot, il avait glissé le flacon. Quelques gouttes tombèrent dans le verre de Frégor.

Lorsqu'il revint, ce fut l'affaire de quelques secondes, déjà le flacon avait disparu dans la poche de Morénas.

—A ta santé ! dit-il.

On trinqua.

—Établissons d'abord l'état des revenus, commença le vicomte en alignant les chiffres de sa propre fortune, puis la dot de sa femme.

—Superbe total ! admira Frégor.

—Sans compter les espérances, fit Gaëtan.

—Quelles espérances ?

—Oh ! oh ! je ne pense pas que mon beau-père aille bien loin, ni son fils Isidore non plus. C'est un double héritage qui ne saurait manquer de nous revenir bientôt.

—Monsieur le vicomte songerait-il à le hâter quelque peu ?

—Fi donc ! pour qui me prends-tu ?... Je me ferais scrupule maintenant de tuer une mouche, dût sa mort me rapporter un million. Passons à l'article dépenses. Et d'abord tes appointements... Six mille francs !... est-ce assez ?...

L'intendant s'inclina.

—Continuons par la valetaille, les chevaux, les voitures, reprit Morénas, et pas de lésinerie ; j'entends que ma maison soit montée comme celle d'un prince, et que madame la vicomtesse de Morénas éblouisse tout Paris par son luxe. De plus, qu'elle soit heureuse. Oh ! c'est que je l'aime sincèrement, vois-tu bien, et je répondrais d'avance qu'elle me rendra meilleur. L'amour change les hommes.

—Ainsi soit-il ! conclut Frégor.

Et l'on continua l'addition, tout en achevant la bouteille.

—Tu vois, dit enfin Gaëtan, tu vois que malgré les prévisions les plus fastueuses, il nous reste encore une assez jolie somme pour les dépenses extraordinaires. Passe-moi des cigares.

Frégor voulut se lever, mais chancela tout à coup.

—Qu'as-tu donc ? fit ingénument Morénas.

—Rien... je me sens la tête lourde.

—Allume l'esprit-de-vin pour le café, ça te remettra. Fume un panatellas, je t'y autorise...

Il y eut un silence durant lequel le visage de l'Espagnol commença de s'altérer visiblement.

Morénas ne paraissait nullement s'en apercevoir, et, tout en exhalant la fumée de son cigare, il poursuivait ses rêves d'avenir.

— Ah ! s'écria soudainement Frégor, ah ! c'est étonnant comme je souffre, mon cœur bat à rompre ma poitrine... mon cerveau s'embarrasse... on dirait que je vais mourir.

— Bigre ! ricana Gaëtan, pas de bêtise ! n'as-tu pas déposé quelque part, en mains sûres, une certaine dénonciation qui pourrait me devenir fatale...

— Oui, murmura d'une voix sourde l'Espagnol qui, les deux mains appuyées sur la table, se soulevait lentement pour venir regarder de plus près son maître, oui... oh ! malheur à vous si vous m'aviez empoisonné !

— Enfant ! répliqua celui-ci, mais tu sais bien que c'eût été me perdre moi-même.

Et, rien qu'en touchant Frégor à l'épaule il le fit retomber sur son siège.

Puis d'une voix railleuse :

— Seulement, reprit-il, il y a poison et poison. N'as-tu point entendu parler de celui des Borgia ?

Frégor ne répondit pas. Il restait immobile, atterré, affreusement pâle, la bouche béante, les yeux démesurément ouverts.

Gaëtan poursuivit :

— C'est tout une histoire, et qui peut-être t'intéressera. Tiens, je m'en vais te la raconter. Nous avons le temps, écoute. C'était un fier homme que César Borgia, implacable dans ses desseins, très-friand d'héritages. Il avait pour parent un homme... je ne me rappelle plus son nom... mais qui était immensément riche et qui, désirant laisser à l'Eglise une sorte de trésor en espèces sonnantes, en diamants merveilleux, l'avait caché dans un endroit connu de lui seul. César apprit la chose, et commanda à son alchimiste un breuvage tout spéciale. Puis il invita son parent à dîner. Quelques gouttes suffirent pour plonger le bonhomme dans une invincible torpeur, dans une paralysie purement morale. Il voulut appeler au secours, sa voix resta muette : il s'efforça de lutter, mais en vain, contre la volonté qui le dominait, qui le rendait obéissant comme un sonnambule vis-à-vis de son magnétiseur. Alors César Borgia lui dit : " Lève-toi, marche, et conduis moi vers ton trésor. Je le veux ! " Le vieillard obéit. On monta en voiture, on s'en alla dans la campagne de Rome, on s'engagea dans les catacombes, et s'arrêtant auprès d'un tombeau, dit-il :

" C'est là. " Néanmoins, au moment de livrer ses richesses, il y eut une dernière révolte dans son cœur, il refusa de faire jouer le ressort secret du cénotaphe. Mais le Borgia n'eut qu'à lui faire respirer le flacon, et le tombeau s'ouvrit comme par enchantement. Après avoir pris l'or et les diamants, César or donna à son parent de se coucher à la place et fit retomber sur lui la pierre sépulcrale. Voilà l'histoire. Hein, qu'en dis-tu, Frégor ?

— Misérable !... assassin ! murmura celui-ci, muissans pouvoir remuer autre chose que les lèvres.

Gaëtan se prit à rire, et tout en jouant avec le flacon qu'il venait de retirer de son gousset, il poursuivit d'une voix incisive et stridente :

— Ah ! tu m'as menacé... ah ! tu te flattais d'e me tenir à ta merci... imbécile !... mais tu ne me connais donc pas... Ce poison des Borgia, j'ai pu me le procurer... le voici... tu en as bu quelques gouttes... et tu vas me conduire toi-même au bateau du canal Saint-Martin, toi-même ouvrir la cachette qui renferme cette dénonciation, toi-même me la livrer afin que je l'anéantisse.

— Jamais !... jamais !...

— Lève-toi... marche !

Vainement Frégor voulut se cramponner à la table, il fut contraint de se redresser. Vainement il s'efforça de crier, sa gorge ne produisit qu'un sifflement de rage. Vainement il lutta contre l'invincible impulsion du maître, il fallut que l'esclave se mit en marche avec la rigidité silencieuse, automatique, mais grimaçante, d'un cadavre galvanisé par quelque résurrection surhumaine.

Morénas marchait derrière lui, le bras étendu au-dessus de sa tête, et comme un démon guidant sa proie.

Ils arrivèrent ainsi dans la cour.

Personne dans les environs, pas un bruit.

Une nuit sombre.

— Assieds-toi là, dit le vicomte en désignant la dernière marche du perron, attends !

Cette fois encore la victime obéit.

Gaëtan sortit un cabriolet de la remise, un cheval de l'écurie.

En quelques tours de mains, le cheval fut attelé au cabriolet.

Le vicomte y fit monter Frégor.

Puis il ouvrit la grille, et la referma derrière la voiture, où lui-même il prit place à son tour.

— Démon !... démon !... démon !... râlait Frégor, non moins immobile, non moins impuissant qu'une momie enveloppée dans un invincible réseau de bandelettes.

Morénas se contentait de rire de temps en temps, et précipitait sa course vers le canal Saint-Martin.

A quelques pas du bateau de blanchisseuses, il attacha le cheval à l'un des arbres du quai.

Puis il voulut faire descendre Frégor.

Soit que l'influence du poison se fût quelque peu dissipée au grand air, soit que l'Espagnol eût retrouvé quelques forces dans l'excès de sa terreur et de sa haine, il eut une dernière velléité de révolte.

— Non, non ! rugit-il sourdement, je ne veux pas !

Mais Gaëtan n'eut qu'à lui faire respirer le flacon, et de nouveau, docile comme un malheureux en enfance, il le suivit jusqu'à l'étroite passerelle qui conduisait au bateau.

Le matin même, Morénas avait examiné de loin la serrure.

Il s'était pourvu d'un de ces passe-partout à l'usage de ses pareils et qui, d'après le nom d'une de leurs célébrités, s'appelle un *monseigneur*.

En quelques tours de main, la porte fut ouverte.

Presque aussitôt elle se referma sur eux.

Gaëtan s'était pourvu de l'une des lanternes du cabriolet.

Il se retourna vers Frégor, dont les yeux brillaient comme des charbons ardents.

— Guide-moi ! lui commanda-t-il.

— La mort plutôt ! la mort tout de suite, mais du moins avec la vengeance !

— Pas si bête, répliqua Morénas.

Et, grâce au flacon, il contraignit de nouveau Frégor à l'obéissance.

On entra dans la chambre du maître blanchisseur.

— C'est ici, murmura l'Espagnol entre ses lèvres crispées.

— Où ?

Frégor resta muet.

— Où donc ?... parle... Je le veux !

Quelque inerte qu'elle fut, la résistance de Frégor semblait devoir cette fois rester invincible.

Il se raidissait le corps, il se contournait les bras, il serrait ses dents à les briser, et par le rictus de ses lèvres, par l'éclat de son regard, par le mouvement convulsif de sa tête, il semblait obstinément répondre :

— Non !... non !... je ne veux pas !... je ne veux pas !

— Même au prix de ta vie ? — demanda soudainement Morénas.

Frégor redevint immobile et le regarda fixement.

— Ce poison peut devenir lui-même son propre antidote. Si tu restes ainsi, c'est la mort. Si tu bois tout le contenu de ce flacon, c'est le salut, c'est la vie.

— Donne, oh ! donne.

Le malheureux devait souffrir comme un damné, il crut à cette dernière lueur d'espérance, il étendit le bras vers le bureau, il fit jouer le ressort du tiroir secret.

D'une main Gaëtan saisit l'enveloppe, de l'autre, après un rapide regard, il tendit le flacon à Frégor.

Frégor le porta vivement à ses lèvres, et le vida jusqu'à la dernière goutte.

Mais tout aussitôt, il ouvrit les bras, battit l'air de ses mains, jeta un cri étouffé par la douleur, eut un grimacement horrible, et tomba comme frappé de la foudre.

Il était mort.

Morénas ouvrit l'enveloppe, parcourut les papiers qu'elle renfermait, et s'en fit une torche incendiaire, mais qu'il n'alluma pas encore.

Avec quelques éclats de bois et quelques copeaux qui se trouvaient auprès du poêle, avec les deux ou trois chaises de paille qu'il brisa sur son genou, un bûcher fut promptement établi sous la couchette.

De même dans la chambre voisine ; de même dans le séchoir où pendait une grande quantité de linge sec ; de même encore dans la cale, où se trouvaient des falourdes, du charbon de terre, un baril d'huile et diverses produits chimiques employés dans la blanchisserie, tous plus inflammables les uns que les autres.

A tous ces bûchers, Morénas mit le feu.

Puis il s'esquiva vivement, referma sans bruit la porte du bateau, regagna son cabriolet, et disparut dans la nuit !

Vers le matin, au moment où le fiacre qui ramenait Gobergeot tournait l'angle du quai, la cabine s'effondrait en jetant un dernier tourbillon de flammes et de fumée.

—Tonnerre ! s'écria Voratior, nous en sommes encore pour nos frais... quel guignon... pas de chance !

—Oui, répliqua Clopinet, mais j'avais fait assurer le bateau... ça va joliment me poser dans l'estime du père d'Irène.

#### IV

##### LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

Pour ceux-là que l'amour a fiancés, auxquels le bonheur sourit, c'est affectivement un beau jour que le jour du mariage.

Mais lorsque l'intérêt seul a disposé de l'avenir d'une jeune fille, lorsqu'une antipathie secrète, instinctive et, pour ainsi dire, providentielle, se joint à la terreur de l'inconnu, ces mots deviennent une amère dérision, un sarcasme cruel.

Il en devait être ainsi pour Germaine.

Le jour de son mariage approchait.

Dès le lendemain de la mort de Frégor, Morénas était venu trouver Guillaume, et lui avait dit :

—Je suis libre maintenant. Il ne reste plus sur terre une seule créature vivante dont la voix puisse m'accuser. Je n'ai rien à craindre, absolument rien de la justice des hommes.

—Mais la justice du ciel ! avait murmuré Guillaume.

Gaëtan s'était contenté de sourire.

Puis comme son complice hésitait encore,

—Ah ! s'était-il écrié, c'en est trop, à la fin, il faut m'obéir, et sans plus de retard. Sinon, j'ai les moyens de te perdre... l'as-tu donc oublié ?

—Non !... oh ! non... mais tu te perdras avec moi.

—Nullement. Je n'ai pas besoin d'employer la lettre qui prouve notre crime. A quoi bon. C'est un précieux document que je garde dans mes archives, voilà tout. J'ai mieux que cela pour le moment... un autre écrit, qui n'aurait d'effet que contre toi seul.

—Quel écrit ?

—L'acte de mariage de Pierre Duvernay.

Guillaume tressaillit.

—Si tu ne t'exécutes pas à l'instant, et de bonne grâce, j'adresse ce papier, sous enveloppe, à madame Henriette, et tu retombes dans la misère.

—Oh ! que m'importerait la misère, à moi, si, même à ce prix, je pouvais être affranchi du remords !

—Et tes enfants ?

—Germaine ne tient pas à la fortune.

—Possible encore ; mais ton fils ? il s'est acoquiné à l'opulence et, dans l'état actuel de sa santé, la ruine, le travail, ce serait pour lui la mort.

—Oh ? ne me dis pas cela, je ne le sais que trop.

—Alors ne fais donc pas le recalitrant. Germaine à bien consenti, elle.

—Mais si ce dernier crime que tu viens de commettre allait faire découvrir tous les autres ?

—Je te garantis que non.

—Je demande quinze jours pour m'en assurer.

—Quinze jours, soit... je veux bien encore t'accorder ce délai, mais ce sera le dernier. Alors, ce mariage ou la misère. Plus que la misère, le déshonneur, l'échafaud... car je fuirais, moi, mais en te dénonçant, et Germaine aussi mourrait... de désespoir et de honte.

Guillaume courba la tête et se tut ; il savait bien que Morénas disait la vérité.

—Se voyant donc contraint à lui donner sa fille, il s'efforça d'envisager ce sacrifice avec le moins d'horreur possible. Germaine aimait son cousin, et ne pouvait plus espérer devenir sa femme. L'amour de Morénas était véritable, et tellement extraordinaire chez un pareil homme, que peut-être cet amour accomplirait un miracle en lui, le métamorphoserait complètement par un nouvel avenir. Quant à la crainte du passé, cette fois encore Gaëtan disait vrai. Les flammes avaient si complètement dévoré la cabine du bateau de Gobergeot, qu'on ne s'était même pas aperçu qu'une créature humaine eût péri dans l'incendie. Cinq ou six ans plus tard, lors du curage du canal, on recrouva parmi la vase quelques ossements calcinés ; c'était tout ce qui restait de Frégor.

Vers la fin de mars, le mariage du vicomte Gaëtan de Morénas et de Germaine Duvernay fut affiché à la mairie du sixième arrondissement.

Germaine paraissait calme, et, sauf une vague mélancolie, ne manifestait aucune espèce de répugnance.

Il est vrai que, pour l'encourager au sacrifice, elle avait chaque jour les bienfaisantes exhortations de la sœur Bernardine.

Tantôt Germaine allait au pavillon Gabrielle ; tantôt Bernardine venait à la villa Duvernay.

—Courage ! répétait sans cesse la sœur de charité, courage et bonne espérance ! Dieu lit dans ton âme et te bénira. Oublies tes rêves de jeune fille. Tu te dévoues à la sécurité de ton père, et peut-être trouveras-tu dans l'accomplissement de ce devoir d'épouse, qui t'effraie si fort, une première récompense. Tu seras riche d'ailleurs, et tu pourras répandre autour de toi beaucoup de bien. Être utile aux autres, c'est une grande consolation, c'est déjà presque du bonheur... et ceux-là qui n'ont pu réaliser leur idéal ici-bas, Dieu le leur garde dans le ciel !

D'autre part, Gaëtan se montrait on ne peut plus habile, on ne peut plus délicat, dans sa façon de faire la cour à sa fiancée.

—Tout ce que je vous demande, lui disait-il, c'est d'abord un peu d'amitié, un peu de confiance. Notre mariage aura lieu sans luxe et sans éclat. Ce qu'il aurait coûté, ce sera pour les pauvres. Nous partirons immédiatement, au sortir même de l'église, à la manière anglaise. Nous irons en Italie, votre frère nous y rejoindra. Je m'efforcerai de lui rendre, avec un peu plus de retenue, la force et la santé. Ce sera mon cadeau de noces.

A ces bonnes paroles, qui s'insinuaient avec tant d'art dans ce pauvre cœur endolori, Germaine ne pouvait refuser un sourire. Parfois même elle tendait la main à son fiancée.

Il en approchait respectueusement ses lèvres, et s'éloignait aussitôt, faisant preuve d'autant de discrétion que de tendresse.

Chaque matin, chaque soir, il envoyait un bouquet où les prémices du printemps se mêlaient aux fleurs les plus rares. On n'est pas plus galant que ne l'était Morénas.

Souvent Guillaume assistait à ces entrevues ; son effroi se dissipait quelque peu ; il se surprenait à prier Dieu, qui semblait vouloir épargner ses enfants, et ne punir que lui seul.

Isidore, bien que très-pâle et très-faible encore, allait cependant beaucoup mieux.

Durant une semaine environ, il y eut à la villa Duvernay quelques lueurs de sérénité, comparables à des éclaircies de soleil au milieu d'un ciel orageux.

Mais, le jour fatal approchant, Germaine redevint inquiète et pensive. Sa pâleur attestait de longues insomnies ; son morne sourire était empreint d'une amertume qui faisait mal

à voir. On devinait facilement qu'elle souffrait, qu'elle avait pleuré.

Le front de Gaëtan se rembrunissait alors, et, malgré toute sa puissance sur lui-même, de fauves éclairs passaient dans son regard. Il aimait Germaine avec une ardente passion, il voulait être aimé d'elle, et sentait que ce dernier triomphe lui serait refusé, peut-être pour toujours. Ce devait être le châtement de cet homme.

L'avant-veille du mariage, vers le matin, on apporta la robe de nocce.

A cette vue, Germaine ne put se défendre d'un imperceptible frissonnement.

—C'est bien, dit-elle, j'essayerai tout cela ce soir.

—Non, se récria son frère, à l'instant... je veux te voir en mariée, au grand complet. Répétition générale avec tout les accessoires. Ah ! je t'en prie...ou bien je m'en vais faire des miennes ?

Bien que cette menace fût toute-puissante sur Germaine, elle voulut néanmoins résister au caprice qui l'avait dictée. Mais Isidore insista tellement qu'elle finit par consentir, monta chez elle et sonna sa femme de chambre.

En ce moment, sœur Bernardine arrivait.

Elle aussi, elle voulut aider à la toilette de Germaine.

Immobile et muette, Germaine se laissa mettre la robe blanche, le voile blanc, la couronne et le bouquet de fleurs d'orange.

Mais sa pensée était absente, mais son esprit devenait tellement rêveur qu'elle se laissait faire machinalement et que, la toilette achevée, elle en avait perdu jusqu'au souvenir.

Un cri d'admiration la réveilla tout à coup.

—Ah ! s'écriait la femme de chambre, ah ! comme mademoiselle est bien ainsi !

Et, sans en rien dire, elle courut chercher MM. Duvernay père et fils.

Ce compliment n'avait rien d'exagéré. Malgré sa pâleur, Germaine était une mariée merveilleusement belle.

—Lève-toi, lui dit Bernardine, qu'elle regardait d'un œil tout surpris, mais lève-toi donc...et viens te voir dedans cette glace.

Germaine se laissa conduire devant le psyché.

A peine s'y fut-elle aperçue qu'elle se voila le visage de ses deux mains, et que ce cri de désespoir s'échappa de ses lèvres avec un sanglot :

—Henri !... Henri !...

Isidore et son père venaient d'apparaître sur le seuil.

—Ma sœur ! s'écria le jeune homme en se précipitant vers elle, oh ! mais si ce mariage te rend si malheureuse, il faut le dire, il faut tout rompre... et je m'en charge, moi, car je ne t'aime pas trop non plus, ce vicomte de Moréas !

—Oui... oui... balbutia Guillaume éperdu, c'est cela, parle franchement, ma fille. Ton bonheur avant tout... J'ai réalisé une somme importante... nous partirons tous les trois... nous fuirons jusqu'au bout du monde, et là...

Germaine l'interrompit :

—Non, dit-elle, ce mariage est arrêté, résolu. Je l'accepte sans répugnance, et j'espère y trouver le bonheur.

Déjà redevenue maîtresse d'elle-même, elle souriait à travers ses larmes.

—Mais alors pourquoi pleures-tu ? demandèrent à la fois le père et le frère.

—Ce n'est rien... rien, vous dis-je... un simple enfantillage de jeune fille... N'en parlons plus, n'y pensons plus... que ce soit oublié !

Et les congédiant du geste, elle déclara vouloir rester seule avec Bernardine.

—Ah ! Germaine... Germaine, lui dit alors la douce religieuse, ce n'est pas là ce que tu m'avais promis !

—Pardonne-moi... c'était le dernier cri d'un cœur qui dorénavant restera muet, je te le jure.

En dépit de ce nouveau serment, dès que sœur Bernardine l'eut quittée, Germaine rappela bien vite sa femme de chambre, et lui dit :

—Débarrassez-moi de tout ceci ! cette robe m'étouffe, ce voile et ces fleurs me font mal !

—C'est vraiment dommage, répliqua la camériste, cette toilette sied si bien à mademoiselle.

—Oui, murmura amèrement Germaine, n'est-ce pas celle aussi dont on habille les jeunes filles mortes ?

Vers le soir, une autre épreuve encore l'attendait.

En jetant par hasard les yeux sur un journal, le nom de Henri Duvernay frappa soudainement ses yeux.

L'exposition venant de s'ouvrir ; on faisait l'éloge du jeune peintre on lui prédisait une célébrité prochaine.

—Tant mieux ! dit Germaine, j'entendrai souvent parler de lui... ce sont de ces douleurs qu'on aime !

Le lendemain matin, elle était prête à sortir.

—Où vas-tu ? lui demanda son père.

—Faire des emplettes, répondit-elle, et puis chez sœur Bernardine.

Germaine ne disait qu'une partie de la vérité, c'était au salon qu'elle allait tout d'abord.

Grâce au livret, mais plus encore à l'instinct de son cœur, elle eut promptement trouvé les deux tableaux exposés par Henri Duvernay.

En face, il y avait un vaste divan de velours vert. Germaine s'y assit, et tandis que la foule admirait les deux toiles signalées à son attention, elle les regarda longuement.

Tout à coup, au plus profond de sa rêverie, Germaine fit un mouvement, et baissa son voile.

Elle venait d'entendre la voix d'Henri.

Il était là, causant avec un homme de haute taille, à la physionomie énergique et loyale, qui paraissait le complimenter de son succès avec une cordialité paternelle.

—Vous êtes vraiment trop bon pour moi, monsieur Roquetbert, répondit le jeune artiste.

A côté de Jacques, se trouvaient ses deux filles.

—Bravo, monsieur Henri, lui dirent-elles d'une même voix amicale, c'est charmant... c'est admirable... et nous sommes bien heureuses de voir que tout le monde est du même avis que nous.

Et lui, tout rougissant :

—Merci, mademoiselle Jenny... merci, mademoiselle Jeanne.

A ce nom qui s'était échappé des lèvres d'Henri lors de son aveu à Germaine, celle-ci porta la main à son cœur blessé, et se perdit dans la foule en murmurant :

—Le sort est vraiment cruel... même dans cette pauvre petite joie, la dernière que je m'étais promise, il faut qu'il mette encore une douleur !

Elle s'en alla tout raconter à Bernardine.

—Garde-toi bien de maudire le ciel, lui répondit la sainte fille, celles qu'il éprouve ainsi, ce sont ses élues... il leur réserve plus tard une large part dans ses grâces !...

La seconde partie de cette journée appartenait tout entière à Dieu.

Jamais jeune vierge, le veille de son mariage, ne pria d'un cœur plus fervent.

Mais ce n'était pas pour elle-même que priait Germaine ; c'était pour son père, pour son frère, c'était pour cet époux envers lequel elle demandait la résignation d'accomplir son devoir d'honnête femme.

Durant toute la dernière nuit qu'elle allait passer dans sa chambre de jeune fille, elle ne dormit pas, et, de plus en plus effrayée de l'avenir, elle s'efforçait de se réfugier dans le passé. Retournant jusqu'aux quelques jours heureux de son enfance, elle se rappelait ses premiers jeux avec Henri, sa tendresse juvénile pour son cousin, comment cette amitié naïve était plus tard devenue de l'amour. Elle se complaisait à tous ces souvenirs, elle en retrouvait dans sa mémoire les moindres détails, et quand parfois sa conscience lui reprochait la joie qu'elle y trouvait : "C'est la dernière fois qu'il m'est permis de penser à lui, murmurait-elle avec un triste sourire, c'est un dernier adieu à mes rêves de jeunesse... pardonnez-moi, mon Dieu,

si je me les rappelle encore aujourd'hui... je tâcherai de les oublier demain !

Il arriva enfin ce lendemain tant redouté.

Le joyeux soleil d'avril se leva, dans un ciel pur, sur l'efflorescence printanière, toute pleine de parfums et de gazouillements.

Quelle riante matinée pour ceux qui se mariaient avec la joie dans les yeux, avec l'amour dans le cœur !

Hélas ! Germaine eût préféré peut-être un horizon brumeux, en rapport du moins avec la tristesse de son âme.

Guillaume avait obtenu que le mariage eût lieu de grand matin, avant tous les autres.

Dès neuf heures, on était à la mairie.

Les quatre témoins seulement, les deux fiancés, Isidore et son père.

De même, on se rendit à Saint-Ambroise.

Au moment où on entrait dans l'église, un convoi funèbre sortait.

Fatal présage !

La veuve de Pierre Duvernay avait reçu une lettre d'invitation, mais ne voulant pas se retrouver face à face avec Guillaume, elle s'était abstenue.

Henri de même ; il avait craint que sa présence ne fût un surcroît d'affliction pour Germaine.

Charlotte seule était là.

Jeanne et Jenny l'avaient accompagnée.

Jeanne !

En traversant la nef pour se rendre au maître-autel, Germaine reconnut son heureuse rivale.

De l'autre côté, sœur Bernardine.

A part ces quatre femmes, l'église était complètement déserte.

Lorsque la cérémonie nuptiale fut terminée, en se dirigeant vers la porte de sortie, la vicomtesse de Morénas fit un temps d'arrêt devant sa cousine, et lui dit :

—Merci, Charlotte !

—Sois heureuse ! répondit-elle en lui tendant la main.

Sur les marches de l'église, aux alentours, il y avait quelques curieux qui se dirent en voyant passer les deux nouveaux mariés :

—Il ont la fortune, la beauté, la jeunesse... tout ce qui fait le bonheur ici-bas !

Et les hommes enviaient Gaëtan ! Les femmes enviaient Germaine !

On déjeûna à la villa Duvernay.

Le repas fut silencieux et triste.

Lorsqu'on se leva de table, la chaise de poste attendait, toute prête au départ.

Ces quelques mots s'échangèrent entre le gendre et le beau-père :

—Le moment est venu de me remettre la lettre et le papier dit celui-ci.

—A mon tour, répliqua l'autre, je veux tout d'abord m'assurer de la soumission, de ma femme.

—Mais n'était-il pas convenu ?...

—Un peu de patience encore... Je ne suis pas de ceux qui se désarment ainsi... au revoir !

Pendant ce temps-là, Germaine avait été changer de toilette.

Lorsqu'elle reparut en costume de voyage :

—A bientôt, ma sœur ! lui dit Isidore, j'irai vous rejoindre dans quinze jours tout au plus, bientôt !

Guillaume, à son tour, s'avança, lui disant :

—Adieu !

Sœur Bernardine vint l'embrasser la dernière, et tout bas, à son oreille, elle murmura :

—Courage !

Les deux mariés montèrent en voiture, et le postillon fouetta ses chevaux.

Guillaume se laissa tomber dans un fauteuil avec un accablement qui tenait de l'épouvante. C'était tout ce qui lui res-

tait de joie, c'était sa consolation suprême, c'était son bon ange qui venait de partir !

Dans quelques jours, Isidore le quitterait aussi.

Il allait se trouver seul...seul dans cette maison...seul avec ses remords.

Une heure plus tard, il était encore à la même place, conservant la même immobilité, plongé dans la même stupeur.

Vers le soir, comme la chaise de poste relayait dans un village, une joyeuse noce compagnarde vint à passer.

—Vous voyez, dit Morénas en poursuivant l'entretien qu'il soutenait à lui seul. Vous voyez que c'est le plus beau jour de la vie, même pour les paysans, même pour les pauvres !

—Oui, pensa Germaine, mais ils ont la richesse du cœur... ils ont l'amour !

## V

## UNE REVENANTE.

Ce soir-là, le jeune Polyte Criquet et sa vénérable tante soupaient en tête-à-tête dans la cuisine de la villa Morénas, à la garde de laquelle, en l'absence du maître, ils avaient été commis tous les deux.

Le repas était des plus délicats ; il ne faut pas qu'un cordon-bleu se perde la main.

Polyte approuvait très fort cette maxime.

—Soignons-nous,—répétait-il souvent,—soignons-nous, ma tante !

Entre autres péchés mignons, il était très gourmand, ce jeune Criquet.

Donc, en dégustant un blanc de volaille :

—Ma tante,—proposa-t-il,—si nous nous offrions une fine bouteille de bordeaux... mais du meilleur, de celui que j'ai découvert l'autre jour dans le caveau particulier de M. le vicomte ?

—Volontiers,—répliqua la cuisinière,—je l'ai trouvé fort de mon goût... et c'est souverain pour l'estomac des domestiques, le bordeaux des maîtres.

—Va donc pour celui-là que je suppose être du château-margaux !—conclut Polyte en allumant un bougeoir pour descendre à la cave.

Il était déjà fort tard, ce souper ayant lieu au retour du Cirque des Champs-Élysées. On sait combien Criquet et sa tante aimaient le spectacle.

Au bout de quelques minutes, Criquet reparut, mais à pas précipités et le visage très pâle.

—Qu'as-tu donc, petiot ?—questionna la vieille.

—Ah ! pour du bizarre ! voilà du bizarre !—murmura Polyte qui semblait n'en pouvoir revenir encore.

—Explique-toi, parle !

—Tout à l'heure, dans la cave, au moment où je me penchais pour agripper la bouteille...

—Eh bien ?

—J'ai entendu comme qui dirait marcher dans le mur.

—Pas possible !

—Ça montait... ça montait. Mais ce n'est pas tout.

—Achève !

—Comme je m'en revenais par le péristyle, il m'a semblé entendre du bruit du côté du salon. J'ai entr'ouvert la porte... rien...

—Tu vois bien que...

—Attendez donc, ma tante ! Rien dans le salon, mais dans la chambre à coucher de M. le vicomte, des pas, des voix.

—Tu te seras trompé.

—Oh ! que nenni, j'ai l'oreille fine.

—Mais tu sais bien que nous venons de refermer la grille à double tour.

—Est-ce qu'il n'y a pas les voleurs qui grimpent par-dessus les murailles ! est-ce qu'il n'y a pas les revenants qui passent au travers, ou bien encore par le trou des serrures !

A ce mot de revenant, la tante était devenue pensive.

Passionnée pour le mélodrame, cette hypothèse flattait son goût pour le merveilleux.

—Tu me donnes à réfléchir, —dit-elle en se versant un premier verre de château-margaux, —attends !—que je me souviens ! Depuis que nous habitons à nous deux cette grande maison solitaire, plus d'une fois, surtout quand nous avions bien soupé, comme présentement, il m'a semblé entendre durant la nuit de vagues murmures, des portes qui s'ouvraient toutes seules et des frôlements dans les corridors. Je ne serais pas étonnée qu'il y revint.

—Vraiment, ma tante, vous avez remarqué cela ?

—Oui... mais c'était toujours après *ménuit* !... Voire même à *ménuit* sonnante... comme dans les pièces de la Gaité ou de l'Ambigu. Faut croire que jamais les fantômes ne se montrent avant cette heure là, mais quand elle sonne...

La tante Criquet n'acheva pas.

Le coucou se mettait à sonner minuit, avec un grand renfort de rouages préparatoires, et par douze fois, au milieu d'un profond silence, l'oiseau jaune jeta son cri dissyllabique.

—Oh ! là là ! j'ai peur !—frissonna Criquet qui, faisant le tour de la table avec sa chaise, alla s'asseoir auprès de sa tante.

—Tu vois bien qu'il n'y a rien, —s'efforça de sourire celle-ci, non moins rassurée peut-être en son for intérieur.

—Non, rien... rien, —murmura Polyte en risquant tout à l'entour de la cuisine un regard effaré, —j'avais la berlue sans doute, et...

Il s'arrêta tout à coup, la bouche béante, l'œil fixe et l'index étendu vers la fenêtre donnant sur le jardin.

En face, tout à l'autre extrémité du bâtiment, s'élevait cette petite aile en retour dans laquelle était situé la chambre du vicomte.

Dans cette chambre il y avait de la lumière.

La tante et le neveu échangèrent un regard d'épouvante. Ils n'osaient plus parler, ils se tenaient immobiles tous les deux, attentifs à cette clarté mystérieuse.

Presque aussitôt elle s'éteignit.

Polyte respira.

—Ça n'était peut-être qu'un feu follet ?—opina la tante, —car après tout, Polyte, il n'y a aucun bruit.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrit passa soudainement dans l'air.

Cette porte, nos deux poltrons la voyaient, grâce au clair de lune.

C'était celle qui a déjà figuré dans ce récit, celle qui faisait directement communiquer le pavillon avec le jardin.

Pour la première fois, les Criquet la voyaient s'ouvrir.

Mystérieusement !... au clair de la lune !... à *ménuit* !...

Aussi tremblaient-ils de tous leurs membres, aussi regardaient-ils de tous leurs yeux.

Une grande ombre apparut tout à coup sur le seuil de la porte secrète, et, coupant le parc en droite ligne, traversa la pelouse où ruisselait la pâle lumière de la reine des étoiles.

Cette ombre, c'était celle d'une femme de haute taille, à la démarche lente et mélancolique, aux longs vêtements qui traînaient derrière elle, ainsi qu'il est de mode au pays des fantômes !

—Ce n'est pas un revenant, —murmura Polyte, —c'est une revenante.

—Silence !—fit la vieille, —regarde... elle s'arrête... probablement pour quelque diabolique conjuration. Nous avons vu cela dans la *Nonne sanglante* !

Effectivement, le spectre était devenu immobile ; il semblait attendre.

La tante et le neveu ne le perdaient pas du regard.

Cette fixité, cette concentration de tous leurs sens sur un seul et même objet fut cause qu'ils ne remarquèrent pas un second fantôme qui, sortant à son tour du pavillon, referma derrière lui l'entrée secrète, se glissa dans l'ombre que projetait la maison et parut se diriger vers la lumière qui brillait dans la cuisine au milieu des ténèbres.

Tout à coup Polyte et sa tante entendirent derrière eux, dans le couloir, un pas lourd et sonore,

—En voici bien d'une autre !—frissonna Criquet. —qu'est-ce que c'est que ça, mon bon Dieu !

—Tais-toi donc !—commanda la cuisinière qui, pétrifiée par la terreur, se signa dévotement.

Le bruit se rapprochait avec une effrayante rapidité.

Il se termina brusquement, par un ébranlement général de la porte, contre laquelle on eût dit que le fantôme venait de se casser le nez.

—Faut-il répondre ?—demanda tout bas Criquet.

—Garde t'en bien ! imite-moi, fais le mort !

Il y eut au dehors une sorte de grincement contre le bois. Était-ce la griffe de Belzébuth lui-même qui cherchait à déchirer cet obstacle ? N'était-ce pas tout simplement une main qui cherchait la serrure ?

La porte enfin tourna sur ses gonds, quelque peu rouillés.

Le spectre parut.

C'était un homme de taille moyenne, au teint hâlé, à la barbe noire, au visage sympathique et loyal.

Il était vêtu d'un pantalon de velours fauve, serré à la taille par une ceinture rouge. Pas de gilet, la chemise était flottante, la veste pareille au pantalon. Une veste taillée à la marinière. Sauf la canne plombée qu'il tenait à la main, ce visiteur nocturne avait une apparence très pacifique, et la force attestée par ses reins puissants, par ses larges épaules, ne semblait devoir lui servir qu'à d'honnêtes desseins, qu'à des causes justes.

Mais ni Polyte ni sa tante ne virent rien de tout cela ; ils se cachaient le visage dans leurs mains, ils se croyaient en présence d'un être surnaturel, menaçant, qui ne pouvait manquer d'avoir des éclairs dans les yeux.

L'inconnu retira poliment son chapeau vernis, et demanda aux deux Criquet d'une voix très douce, mais qui leur parut formidable :

—Le maître de cette maison est donc absent ?

—Oui... oui, monseigneur !—balbutia Polyte, —il ne sera de retour que dans une quinzaine... peut-être même dans un mois.

—C'est bien, nous reviendrons, —répliqua l'étranger, qui déjà s'éloignait.

Mais revenant sur ses pas :

—Il est inutile de raconter ce que vous avez vu... silence !

Et, jetant une pièce de cinq francs sur la table, il disparut.

Le bruit de ses pas se perdit dans le lointain.

Alors seulement la veuve Criquet retrouva la parole.

—Sauvés !—dit-elle.

—Merci, mon Dieu ! crut devoir ajouter Criquet.

Leurs regards se reportèrent vers la fenêtre donnant sur le jardin.

La revenante était encore au milieu de la pelouse, son mystérieux compagnon l'y rejoignit.

Ils échangèrent quelques mots. La femme montrait la maison, et semblait ne pas vouloir s'éloigner encore. L'homme enfin l'y décida. Tous deux ils se remirent en chemin, glissant plutôt qu'ils ne marchaient sous les fantastiques rayons de l'astre des nuits.

Telle fut du moins l'opinion de la veuve Criquet.

Les deux fantômes arrivèrent ainsi jusqu'à la petite porte du parc, qui s'ouvrit devant eux comme par enchantement, et se referma de même après leur sortie.

Quelques instants plus tard, il y eut sur la route un bruit de voiture.

—Qu'est-ce que vous en dites, ma tante ?—demanda Polyte.

—Étrange !... étrange !... étrange !... répliqua la cuisinière, —et le souvenir de cette aventure repassera bien souvent dans mes rêves. Tiens ! pour nous remettre, achevons la bouteille.

—Ce qu'il y a de certain, —reprit Criquet en examinant la pièce de cinq francs, —c'est que cet écu-là ne me semble pas de la fausse monnaie.

—Demain peut-être, il sera changé en feuille sèche.

—C'est ce que nous verrons bien.

Et Polyte empocha l'écu.

Il est fort à parier qu'ils eurent le cauchemar durant la nuit suivante.

Dès le réveil, ils coururent ensemble à la petite porte du parc, à celle du pavillon.

N'en ayant pas les clefs, ils examinèrent les serrures. Elles étaient rouillées l'une et l'autre et, depuis fort longtemps ne semblaient pas s'être ouvertes.

—Si nous avions rêvé?—hasarda la tante.

Comme réponse péremptoire, le neveu montra la pièce de cinq francs, qui n'avait subi aucune espèce de métamorphose.

—Cet argent doit être consacré au mélodrame!—déclara solennellement la vieille,—nous irons voir ce soir le *Monstre et le magicien*...

—Soit,—consentit Criquet,—mais souvenez-vous que ce quibus c'est le prix de notre silence!

—Eh! bien, quoi! on se taira... faut jamais désobéir aux revenants, ou ça porte malheur... prudence et mystère!

.....  
Si nous n'arrêtons pas, à ce dernier point d'exclamation, le présent chapitre, c'est que les mêmes personnages devaient faire, quelques heures plus tard, une seconde apparition, laquelle jettera quelques lueurs plus distinctes sur la suite de ce récit.

Cette fois, c'était en plein jour, sur les bords du canal de l'Ourcq, qui n'est en réalité que le prolongement du canal Saint-Martin, par delà la Villette, non loin de Pantin.

Assis sur la berge, à l'ombre des grands peupliers, Voriator et Narcisse pêchaient à la ligne.

Déjà dans leur filet-réservoir, quelques goujons et pas mal d'ablettes se débattaient en compagnie d'une superbe anguille.

—Tu disais donc, murmurait Bibi en sourdine, que pour complaire aux désirs de ton infante, pour mériter sa main, tu vas te créer une position vraiment sérieuse!

—Sérieuse est le mot, répliqua Clopinet, je pourrais même ajouter fructueuse, et glorieuse.

—Oh! oh! si la gloire s'en mêle, nous allons retomber dans le domaine de la fantaisie.

—La fantaisie n'a rien à voir là-dedans. J'ai terminé une tragédie en cinq actes.

—Mais, malheureux! je t'en connaissais déjà au moins une douzaine, celle-ci va compléter le demi-quarteron, voilà tout.

—Celle-ci a été écrite avec un soin tout particulier, avec amour.

—Je ne conteste nullement l'influence de ce collaborateur, mais enfin...

—Enfin, elle a été reçue... elle se répète... elle va se jouer.

Où donc ça?

—Au théâtre de Belleville.

A cet aveu, Voriator fit la grimace et se récria:

—Une tragédie à la banlieue! ta prétention me semble audacieuse.

—Ce sera une solennité tout à fait exceptionnelle, répliqua modestement Narcisse, je compte y convoquer la presse, et couronner des lauriers qu'elle me décernera, reprendre aussitôt mon vol vers des scènes d'un ordre plus académique.

—Ainsi-soit-il! Je ne demande pas mieux, moi, tu comprends... mais c'est égal... des Grecs ou des Romains dans ce Bobino de la rive droite, ça sera cocassa.

—J'ai rompu pour cette fois avec Rome et la Grèce. C'est aux sources mêmes de notre histoire que j'ai puisé mon sujet, c'est une œuvre nationale.

—Et tu l'intitules?

—*Le roi Dagobert!*

—Mais le bon saint Eloi?

—Il y est... et, j'ose le dire, magistralement réussi.

—Espérons-le, ô mon Dieu! quant à madame Dagobert...

—Bathilde, veux-tu dire. Charmante! c'est la physionomie élégante du poème; elle fera couler tes larmes. Mais le personnage sur lequel je compte le plus, c'est une certaine Frédégonde...

—Frédégonde!... mais dis donc, bien que je ne sois pas de ta force en histoire, il me semble que, du temps de Dagobert, la susdite Frédégonde avait depuis longtemps cassé sa pipe.

—La Parque avait tranché le fil de ses jours, d'accord. Mais, en vertu des licences tragiques, je la fais revivre et sous le nom de la sorcière Spaventamara, traverser le drame avec sa longue chevelure blanchie par les hivers de tout un siècle. Elle a cent sept ans!

—Comme la vieille eau-de-vie. Souhaitons-lui le même accueil de la part des amateurs.

—Ah! mon ami, s'écria Narcisse tout plein d'enthousiasme, ah quel type! quel caractère! quelle création! il y a surtout la scène du songe, celle des fureurs, celle... mais chut!... je crois que ça mord.

Effectivement, l'eau clapotait à l'entour du bouchon de Narcisse.

—Attention, poursuivit-il à voix basse, c'est étonnant comme je suis chanceux à la pêche.

Ça doit te flatter, murmura Bibi, surtout comme poète.

—Comprends pas?

—Dame, ça te prouve que tes vers sont bons.

Tout glorieux de cet exécrationnable calembour, Voriator se permit un grand rire silencieux, qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles.

Narcisse eut un superbe geste d'indignation, puis concentra toutes ses facultés dans la capture du poisson qui se prenait à sa ligne.

Ce fut une carpe!

—Bravissimo! s'écria-t-il en la décrochant de l'hameçon, la matelotte va s'adjoindre à la friture promise... le succès du *Roi Dagobert* est assuré!

—Je ne vois pas trop, répliqua Bibi, quel rapport il peut y avoir entre le *Roi Dagobert* et...

—Attends que je m'amorce d'un nouvel hexamètre, et je vais t'expliquer ce rapprochement des plus biscornus, j'en conviens.

Voriator renouvela également son appât, les deux lignes replongèrent dans le canal, Clopinet reprit en ces termes:

—L'actrice chargée du rôle de Spaventamara ne joue ce rôle qu'avec répugnance. Il est vieux, elle est jeune. Faut se grimer, mettre une perruque blanche. Coquetterie de femme. Déjà plus d'une fois elle m'a jeté au nez mon manuscrit; je tremble qu'au dernier moment elle ne fasse une fugue.

—Passe encore en musique, observa Bibi, mais sous les drapaux de Melpomène ce serait, pour ainsi dire, désertier avec armes et bagages à l'heure du combat.

—Parfaitement raisonné! poursuivit Narcisse, j'étais donc dans les transes les plus perplexes, lorsqu'il y a quelques jours, durant une répétition, j'appris que ma sorcière était très friande de goujons frits. Je résolus de flatter sa passion, j'obtins le serment qu'une friture triompherait de ses derniers scrupules, et voici pourquoi j'y travaille avec tant d'ardeur.

—Compris! s'écria Voriator, les sorcières ont toujours manifesté de semblables tocades, témoin celle qui n'accordait ses faveurs qu'à la condition d'un pâté de têtes de mouches.

—Ma tâche est moins difficile, répliqua Clopinet, mais je compte souvent la renouveler avant la première représentation.

—Quelle en est l'époque?

—Dans une quinzaine de jours, au plus tôt.

—Je m'offre à figurer parmi les comparses et, si tu n'y vois pas d'inconvénient, la plupart de nos Sans-Soucis agiront de même. Quant aux autres, on les enrôlera dans la claque.

—Accepté! mais pour le quart d'heure ne songeons qu'au poisson. Alerte, Bibi, ton bouchon fait la culbute.

—As pas peur! fit Voriator en enlevant au bout de sa ligne un fringant goujon, on a l'œil ouvert et la main lestée. Éleve de l'oncle Raphaël, ce roi des pêcheurs! Mais j'y songe, pour charmer nos loisirs, si tu me récitais ton œuvre tragique?

—Impossible! refusa Clopinet, je me laisserais emporter par l'enthousiasme, et ce serait effrayer les habitants de cette onde pure. Du reste, j'ai bien des retouches encore à effectuer. Polissons-le sans cesse et le repolissons; telle est ma maxime. Mais si tu veux bien te contenter de quelques aper-



gus, d'une courte analyse qui serait, en quelque sorte et par avance, un feuilleton du lundi?...

—Va, Jules Janin!... va, Théophile Gauthier... je t'écoute.

Déjà Narcisse prenait la pose inspirée de Corinne, lorsque changeant tout à coup de visage :

—Maudit bateau! s'écria-t-il, il va nous gêner notre place.

—Esbignons-nous promptement, riposta Voratior, ou gare à la corde!

Effectivement, deux robustes chevaux arrivaient au grand trot, tirant un long câble dont l'autre extrémité s'amarrait au bateau en question.

C'était une de ces longues galliottes aux flancs arrondis, comme il nous en arrive du Nord. Rien de propre, rien de brillant, rien de coquet comme ses bordages d'un beau brun bronzé, comme son pont soigneusement lavé, comme son mât vernis où flottait une légère banderolle, comme son élégante cabine verte et rouge que surmontait une mince cheminée de bois avec son panache de fumée blanche.

Un homme jeune encore, et qui semblait devoir être le patron, se tenait au gouvernail.

Nos deux pêcheurs, qui s'étaient réfugiés sous les peupliers, ne purent se défendre d'une certaine admiration à la vue de sa franche allure et de son mâle visage, encadré d'une barbe noire.

Il était de taille moyenne, mais tout en lui décelait une force peu commune. Quant au costume : chapeau vernis, veste et pantalon de velours fauve, chemise flottante, ceinture rouge.

A quelques pas de lui, devant la porte de la cabine, deux beaux enfants, joufflus et rosés, jouaient en riant sous un rayon de soleil, tandis que, un peu plus loin, du capot de l'entrepont, surgissait une troisième tête blonde.

La mère était là, sur une chaise basse, travaillant à l'aiguille, tout en surveillant leurs jeux.

C'était une accorte et fraîche Flamande, au chaste maintien, au doux regard, à la voix plus douce encore, quand elle grondait les enfants.

Il y avait dans ce tableau, que Grouse eût aimé pour modèle, et qu'il eût nommé la Famille du marinier, un charme touchant, une grâce naive, un air de félicité qui faisaient plaisir à voir.

—Pour sûr et certain, murmura Voratior, voilà des gens heureux... voilà de braves gens!

Tout à coup, un nouveau personnage apparut sur le seuil de la cabine.

C'était une femme grande et belle, bien que très pâle. Le soleil allumait des reflets d'or dans sa magnifique chevelure, dont les épais bandeaux, naturellement ondulés, retombaient négligemment jusqu'à la naissance de ses luxuriantes épaules. Un simple peignoir de laine, à peine serré à la taille, se drapait autour d'elle ainsi qu'un vêtement antique. Dans son allure mélancolique et lente, comme dans le regard inquiet de ses grands yeux bleus, il y avait quelque chose d'incertain, d'égaré, d'étrange.

En l'apercevant, les enfants s'étaient empressés d'accourir à sa rencontre; ils se groupaient maintenant autour d'elle avec toutes sortes de cris joyeux.

Sans quitter la longue barre du gouvernail, le patron s'était avancé d'un pas, avec une sorte de protection fraternelle.

Quant à la jeune mère, elle s'était levée tout aussitôt, elle avait tendu la main à sa pâle compagne, et, malgré l'éloignement, Narcisse et Voratior l'entendirent distinctement lui adresser ce salut amical :

—Bonjour, Léona... bonjour!

Mais ils n'avaient pas eu besoin de cette preuve pour reconnaître la folle du pavillon Gabrielle. Déjà tous les deux s'étaient écriés :

—La folle!... c'est la folle!

Ils s'élançèrent vers le bateau.

—Que me voulez-vous? fit Léona toute surprise, qui m'appelle?... Est-ce Henri?...

—Taisez-vous! interrompit vivement la femme du marinier, silence!

Quant à l'homme du gouvernail, se retournant vers les deux inconnus qui, réglant leur allure sur celle du bateau, s'étaient mis à courir sur la rive :

—Que demandez-vous? fit-il brusquement,—qui êtes-vous!

—Deux braves garçons, répliqua Voratior, et qui ne veulent aucun mal à cette pauvre insensée...

—Illy va d'un grave intérêt, ajouta Narcisse, arrêtez-vous... écoutez-nous... ne nous fuyez pas ainsi.

—Je ne songe nullement à fuir, répliqua fièrement le patron, je n'ai rien à me reprocher, je ne crains personne... mais je ne répondrai qu'à des gens dont les intentions me seront parfaitement connues, dont l'honorabilité sera certaine. Ceux-là peuvent me trouver quant ils voudront. Je me nomme maître André. Quant au reste, c'est écrit à l'arrière de mon bateau. Lisez-le si bon vous semble, et laissez-moi continuer en paix mon chemin... je suis pressé... je n'ai rien à faire avec vous... rien!

Puis élevant la voix pour s'adresser à celui qui conduisait les chevaux :

—Plus vite donc! conclut-il, plus vite!

Vainement nos deux coureurs s'efforcèrent de se maintenir sur une même ligne que le bateau, il les distançait déjà; vainement ils eurent recours à la prière, à la menace... Maître André les avait mal jugés, il ne voulut rien entendre.

Narcisse enfin, tout essoufflé, s'arrêta, et contenant d'une main Voratior, tandis que de l'autre il indiquait la légende peinte au-dessus du gouvernail :

—Le Jean-Marie... de Dunkerque, lut-il à haute voix, nous n'apprendrons rien de plus pour le quart d'heure.

—Mais à quoi ça nous servira-t-il? observa Bibi.

—Nous donnerons ce renseignement à Jacques Roquebert, répliqua Clopinet, il écrira à maître André, il trouvera moyen de le rejoindre, et comme ce n'est pas un simple pêcheur à la ligne, mais un monsieur parfaitement honorable, maître André ne lui refusera pas des explications. Voilà. Je vote pour que nous retournions à nos asticots.

—Parbleu! répliqua Voratior, il n'y a pas moyen de faire autrement; mais quel entêté que ce marin d'eau douce!

Quelques minutes plus tard, nos deux pêcheurs se remettaient en position sur les bord du canal.

## VI

### LA FÊTE DU RETOUR

Le lendemain même de l'apparition qui leur avait semblé si mélodramatique, Criquet et sa tante virent arriver le beau-frère de leur maître.

Isidore était accompagné d'un architecte. Divers entrepreneurs, parmi lesquels le plus fameux tapissier de Paris, les rejoignirent bientôt.

Séance tenante, un plan de restauration complète fut adopté. Dès le jour suivant, des ouvriers de toutes sortes se mirent à l'œuvre.

Il fallut que le petit hôtel des Champ-Élysées fût entièrement remis à neuf, et somptueusement décoré, remeublé, pour le retour prochain du vicomte et de la vicomtesse de Morémas.

A cet effet, Isidore avait reçu carte blanche, avec recommandation de ne point épargner l'argent.

Gaetan voulait que la demeure de Germaine fût splendide, il agissait en mari amoureux.

Si Germaine avait accepté, c'était surtout dans l'espérance qu'Isidore, à son retour, trouverait dans ce rôle de grand chambellan, tel avait été le mot du vicomte, une distraction aux dangereux plaisirs qui menaçaient sa vie.

Chaque jour, effectivement, Isidore venait inspecter les travaux qui, stimulés de la sorte, s'exécutèrent avec une rapidité vraiment merveilleuse.

Le tout au grand éblouissement de la veuve Criquet et de son neveu, qui n'avaient jamais rien vu de pareil, même dans les fêtes du Cirque, même dans les *Pilules du Diable*.

—Quelle transformation! admirait Polyte, quels changements

à vue ! on dirait que ça marche par des trucs, ni plus ni moins qu'avec une baguette magique !

—Petiot, répondait gravement la tante, il est un magicien tout-puissant encore, et qui le sera toujours.

—O veuve Criquet, comment l'appellez-vous ?

—Monsieur Million !

—Bravo ! s'écriait Polyte, mais quel malheur qu'il ne soit pas mon oncle, hein !

—Il est ton maître, concluait la vieille, et tu seras probablement son valet de chambre.

A ce mot, qui résumait son idéal, Criquet se rengorgeait et, tout fier déjà par avance, il se promenait parmi les ouvriers, la tête haute, le regard approbateur et les mains croisées derrière le dos, comme le grand homme.

Déjà tout prenait un aspect des plus luxueux, déjà resplendissaient partout les précieuses boiseries, les chatoyantes peintures, la soie, le velours et l'or.

Un matin, Guillaume fut amené par son fils.

Je laisse à penser la stupéfaction des deux Criquet. Ils se crurent en présence de M. Frédéric Lemaître dans le cinquième acte de *Trente ans ou la Vie d'un joueur* !

Guillaume, cependant, espérait une consolation prochaine, un allègement à ses maux : il allait revoir Germaine.

Oui... mais avec Germaine, Morénas.

Le grand jour enfin arriva.

Vers l'un des premiers jours de septembre, une chaise de poste entra avec fracas dans la cour de l'hôtel.

Le vicomte et sa femme en descendirent.

Isidore et son père les attendait.

Quelques domestiques, enrôlés depuis peu de jours, se tenaient sur le perron, avec des flambeaux.

Il va sans dire que la veuve Criquet et le jeune Polyte se trouvaient du nombre, en grande tenue tous les deux.

Ils remarquèrent que leur jeune maîtresse avait l'air quelque peu souffrant ; ils en attribuèrent la cause à la fatigue du voyage.

Tout d'abord Germaine s'était élancée vers son père ; mais à la vue des ravages que ces quelques mois d'absence avaient opérés dans tout sa personne, elle se recula, consternée, épouvantée.

Guillaume, trop ému pour trouver une parole, lui tendait les bras.

Elle s'y jeta, mais sans pouvoir retenir un sanglot.

Morénas eut un geste de dépit.

Néanmoins, d'un air galant :

—Ma chère amie, dit-il, calmez cette émotion filiale... et prenez gaiement possession de votre nouveau domaine. Entrons ! Tout était disposé, tout était illuminé comme pour une réception solennelle.

Germaine ne put se défendre d'être éblouie, d'admirer, de sourire.

—Oh ! murmura-t-elle en s'adressant à son mari, c'est par trop beau, vraiment ; on dirait un palais bâti par la main des fées. Vous me traitez en princesse des *Mille et une Nuits*, monsieur le vicomte.

—Non, répondit-il, mais je vous aime.

—Merci, conclut-elle en lui tendant la main.

—Serait-elle heureuse ? fit à demi-voix Guillaume qui s'appuyait sur le bras d'Isidore.

—Si vous voulez qu'elle le soit, répliqua celui-ci, tâchez d'avoir un moins lugubre visage.

En dépit des efforts de Guillaume et de la factice gaieté de Morénas, que secondait pourtant Isidore, une certaine contrainte attrista le repas.

MM. Duvernay père et fils se retirèrent de bonne heure ; Germaine semblait avoir besoin de repos.

—Permettez-moi de vous conduire chez vous ? dit Morénas à sa femme en lui offrant le bras.

Une femme de chambre les précédait en les éclairant.

Le pavillon occupé par le vicomte avait été considérablement agrandi ; l'appartement de la vicomtesse s'y trouvait maintenant.

Un délicieux boudoir, une chambre à coucher digne d'une jeune reine.

—Êtes-vous contente ? demanda Morénas.

Germaine se laissa tout d'abord aller à l'élan de sa reconnaissance. Un éclair de joie brilla dans les yeux du mari, mais presque aussitôt sa femme lui présentant le front :

—Je suis brisée ! dit-elle, je tombe de sommeil... à demain.

Et, sans attendre la réponse, elle sonna la femme de chambre, qui, discrètement, était restée dans la pièce voisine.

Gaëtan se retira par le corridor qui faisait communiquer les deux appartements.

Celui du vicomte n'avait subi aucune espèce de changement. C'était toujours cette vaste chambre à l'ameublement sévère, vieux chêne et velours bleuâtre, avec sa boiserie gothique, ses tapisseries de haute lice et son immense alcôve fermée par des rideaux épais.

Une lampe brûlait sur le bureau d'ébène incrusté de cuivre. Morénas se laissa tomber dans un fauteuil, et la tête plongé dans ses deux mains :

—Elle ne m'aime pas ! gémit-il avec l'accent du désespoir.

Cette froide résignation de Germaine, ce souvenir du passé qui persistait en elle, c'était le châtimement de Morénas.

Il releva subitement la tête, il fit jouer le tiroir secret du meuble d'ébène, il en sortit une lettre, un papier timbré dans son enveloppe au cachet rompu.

C'était la lettre écrite à Guillaume par son frère assassiné le lendemain, c'était l'acte de mariage de Pierre Duvernay.

—Oh ! gronda-t-il sourdement, si jamais elle songeait à me trahir, malheur à elle... je tiens encore entre mes mains la fortune, l'honneur et la vie de son père !

Puis rejetant les papiers sur le bureau :

Il se mit à marcher à grands pas, froissant ses vêtements qu'il jetait çà et là sur letapis. Par intervalles, ces phrases entrecoupées s'échappaient de ses lèvres :

—Ces menaces n'y feraient rien... rien que de changer son indifférence en aversion... Mais que faudrait-il donc pour aimer enfin cette froide statue !... Elle est femme après tout... voyons... voyons !... Tout à l'heure elle a paru tressaillir au milieu de cette opulence... si j'essayais de l'enivrement des fêtes, si je la couvrais de dentelles et de diamants... N'importe, j'essaierai.

Au moment où le misérable prononçait ce mot, à son insu peut-être et pour la première fois de sa vie, ses regards tombèrent sur ce portrait de touche espagnole qui avait une vague ressemblance avec son visage, mais qui représentait un noble et beau jeune homme en uniforme des volontaires de don Carlos avec le cordon d'Isabelle la Catholique.

Le chef des Vampires détourna vivement la tête, et se recula, comme à l'aspect d'un fantôme.

Dans ce mouvement, sa main rencontra le bureau d'ébène et les papiers qu'il venait d'y jeter.

—Ah ! murmura-t-il en frissonnant malgré lui, ah ! toujours le souvenir d'un crime !

Et, sans même oser les regarder, il s'empressa de les faire disparaître dans le tiroir secret.

Quelques instants plus tard, sous les somptueuses couvertures de son lit seigneurial, il se débattait sous la fiévreuse étreinte de l'insomnie, tout en murmurant avec une impuissante rage :

—Qui m'eût jamais dit que moi... moi... j'aimerais ainsi... et que je souffrirais à ce point de ne pas être aimé !

Le lendemain matin, Morénas entra chez sa femme, et lui dit :

—Germaine, il vous faut de la distraction. Dans huit jours, je compte donner un grand bal.

—Déjà ! fit-elle, mais vous savez bien, mon ami, que je préfère la retraite, et ne suis pas de celles dont l'éclat fait le bonheur.

—Qui sait ? répondit Morénas, il faut en essayer.

Et il sortit.

Quelques heures plus tard, Isidore et Germaine, était assis dans le boudoir, ils causaient.

—Eh bien ! frère es-tu maintenant plus sage ?

—Un peu, mais pas beaucoup.

—Ah ! faudra-t-il donc encore que je te gronde, comme avant mon départ, comme là-bas à Florence, où tu te repreneais à toutes ces folies qui te tuent.

—Bah ! j'ai l'âme plus solidement chevillée dans le corps qu'on ne le suppose. Et d'ailleurs, quo veux-tu ? j'ai besoin de mouvement, de bruit, d'excès, de plaisir... ça tient lieu de bonheur !

—Mais que te manque-t-il donc à toi, mon frère ?...

—Il me manque un but, une espérance. Autrefois, dans cette modeste route que je suivais à pied, je rêvais à l'horizon la récompense de mon travail, une maisonnette à volet verts, avec une femme, des enfants, de bons voisins, toutes les petites joies bourgeoises. Aujourd'hui, j'ai beau courir dans mon tisbury, je ne vois plus devant moi qu'un tourbillon de poussière, à travers lequel chacun fait la grimace au parvenu, qui n'a pas même le talent de porter dignement sa fortune. J'ai des compagnons de débauche, mais pas d'amis. Quant je les rencontre avec leur mère, c'est tout au plus s'ils me rendent mon salut, ils ne me donneraient pas leur sœur. Non, c'est ainsi. Dans les familles honnêtes, on ne me reçoit qu'avec une sorte de défiance, et je ne suis bien toléré que pour mon argent. Pourquoi ? je n'en sais rien. Je constate un fait, voilà tout. L'opulence me va mal probablement. Je m'ennuie, j'ai le spleen. Tout me semble gris, quand je ne le suis pas moi-même. Aussi je voudrais vivre dans une perpétuelle ivresse, faute d'une occupation quelconque qui me récrée l'esprit, faute d'une affection sincère où je puisse trouver la satisfaction du cœur.

—Ingrat ! fit Germaine en tendant les deux mains à ce pauvre découragé, ingrat, mais ton père... mais ta sœur...

—Ah ! oui, parlons-en ! répartit amèrement Isidore, lorsque je suis allé te retrouver en Italie, je me suis trouvé dans un milieu contraint, j'ai bien vite deviné que tu n'étais pas heureuse.

—Moi ! voulut nier Germaine, mais je t'assure...

—Ne te donne pas la peine de mentir ! interrompit son frère. Je ne te demande pas une confidence, elle m'attristerait peut-être davantage encore. Je préfère même ne rien savoir. Il y a une fatalité sur nous deux, c'est évident. A quoi bon le nier ! Résignons-nous, ma pauvre Germaine. Et sans aller plus loin sur ce terrain dangereux, tout ce que je voulais dire, tout ce que je dis, c'est que ta maison n'est point une de celles où les pauvres voyageurs enfiévrés peuvent trouver une oasis. Voilà pourquoi je la désertais à Florence ; voilà pourquoi, sitôt que l'occasion m'en a été offerte par M. le vicomte de Morénas lui-même, et rendons-nous justice à tous deux, nous ne nous aimons ni l'un ni l'autre, je me suis empressé de revenir à Paris. Là j'ai retrouvé mon père. Tu l'as vu, tu dois comprendre que son hospitalité n'est pas des plus attrayantes, ni des plus récréatives. Je dirai plus, il y a dans l'atmosphère qui l'environne quelque chose qui m'opresse, me glace et m'effraye. Dès que j'arrive chez lui, bien vite il faut que je me sauve. Tu vas me prendre pour un fou, mais il me semble que parfois les quatre murailles se rapprochent comme pour m'écraser. Oh ! vois-tu bien, Germaine... il y a dans cette maison quelques terribles secrets, le secret peut-être de notre malheur à tous !

—Tais-toi ! — murmura-t-elle en frissonnant à son tour, — oh ! tais-toi... je ne veux pas penser à cela...

—Preuve que tu n'y penses que trop souvent ! — répondit Isidore. — Voyons, ma sœur, voyons... parlons à cœur ouvert, et puisque nous en sommes arrivés là, dis-moi tout ?

—Tout... mais je ne sais rien, moi.

—Comment ! tu n'as jamais rien deviné ?... ton mari ne t'a jamais rien appris ?

—Mon mari ?...

—Il doit le connaître ce secret.

—Tu crois ?

—Assurément. Rappelle-toi donc ton mariage, et l'effroi de notre père chaque fois qu'il se retrouve en présence du

vicomte de Morénas. Ce secret, c'est leur secret à tous deux. Germaine était devenue pensive.

—Parle, reprit Isidore, persuadé qu'une certaine lumière se faisait dans l'esprit de sa sœur. Aie confiance en moi, parle.

—Je n'ai aucun indice, répondit-elle, aucun soupçon de la vérité, je te le jure. Mais toi, mon frère... aurais-tu donc découvert quelque chose ?

—Je te l'aurais déjà dit. Non. Mais l'état affreux de notre père s'aggrave de jour en jour et, je le sens là, nous seuls pourrions le calmer, le guérir, le sauver...

—Comment ?

—Si nous connaissions la vérité.

—Oh ! je la découvrirai, moi ! s'écria résolument Germaine, c'est mon devoir.

—C'était aussi le mien, répondit Isidore, mais j'ai vainement tenté de le remplir. A ton tour maintenant, ma sœur... et courage ! Si nous réussissions, ça nous porterait peut-être bonheur.

En ce moment, deux heures sonnaient.

—Au revoir, fit Isidore en se levant, c'est l'heure de ma gymnastique. J'en fais régulièrement depuis un mois, et m'en trouve à merveille. Ça me rend des forces, de la santé, de la vie.

—Vraiment, mais qui t'a donné ce conseil ?

—Quelqu'un que j'ai rencontré à mon retour.

—Qui donc ?

—Henri.

Germaine se redressa tout à coup, comme au choc d'une commotion électrique.

—Qu'as-tu donc ? demanda Isidore étonné.

Mais se frappant le front tout à coup :

—Ah ! je comprends tout maintenant, je me souviens, je devine...

—Quoi donc ? fit-elle en se domptant jusqu'au point de paraître calme.

Isidore lui-même y fut trompé.

—Ce brusque mouvement, balbutia-t-il, cette émotion soudaine.

—De l'émotion, moi ? nullement. Je me levais pour te reconduire, voilà tout.

Elle avait le regard limpide comme celui d'un enfant, elle souriait.

—Allons ! conclut son frère en lui présentant le bras.

Ils sortirent ainsi du boudoir, ils firent quelques pas dans le corridor qui conduisait au péristyle.

Mais Germaine se tournant tout à coup vers la droite :

—Prenons par ce petit escalier qui descend au jardin, dit-elle, nous serons plus seuls.

Cet escalier, le lecteur le connaît déjà ; c'était celui par lequel Léona s'était introduite chez Morénas, celui par lequel Polyte et sa tante avaient vu sortir le fantôme.

Il en fut bientôt de même à l'égard du frère et de la sœur, celle-ci doucement appuyée sur celui-là.

—Isidore, lui demanda-t-elle, tu revois donc notre cousin ?

—Je le rencontre quelquefois, surtout depuis que je fréquente le gymnase. C'est maintenant un grand artiste, et je suis fier de l'intérêt, de l'amitié qu'il me témoigne.

—Vraiment !

—Tu en as ta part aussi, Germaine. Souvent il s'informe de toi, il paraît vivement desirer que tu sois heureuse.

—Ah ! je suis bien contente de ce que tu me dis là, frère. Merci !

Et comme Isidore, s'étonnant de nouveau, s'appretait à l'interroger :

—Au revoir, reprit-elle sur un tout autre ton, voici notre père qui arrive... laisse-moi seule avec lui... je vais tenter un premier effort pour qu'il parle.

—Il ne parlera pas. Ce n'est pas à lui qu'il faut t'adresser, c'est à l'autre.

—A tous deux... mais en commençant par notre père. Au revoir.

— Bonne chance !

Isidore disparut, après avoir serré la main de Guillaume.

Germaine conduisit son père tout au fond du jardin ; elle le fit asseoir à ces côtés, elle s'efforça de lire dans son âme.

Guillaume demeura impénétrable.

— C'est une maladie purement physique, affirma-t-il à plusieurs reprises, et si le moral s'en est affecté quelque peu, c'est que tu n'étais pas là, Germaine. To voilà de retour et je me sens déjà guéri.

Vainement elle insista, vainement elle mit en œuvre toute son adresse féminine, toute son adresse filiale, elle ne put en obtenir autre chose.

Et cependant, même auprès d'elle, la physionomie de Guillaume, ses regards, le frisson qui l'agitait, tout enfin démentait ses paroles, tout attestait sa mystérieuse souffrance.

— Isidore avait raison, pensa Germaine, ce n'est que par mon mari que je puis tout savoir.

Le soir même, prenant son courage à deux mains, elle interrogea Morénas.

Mais celui-ci l'interrompant dès les premiers mots :

— Je vous promets de faire tout mon possible pour rendre le calme à votre père, dit-il, ne m'en demandez pas davantage, je vous en supplie... je l'exige.

Et précipitamment il s'éloigna, dans un trouble étrange.

Une ardente curiosité s'éveilla chez Germaine.

Pour la première fois depuis son mariage, elle observa Gaëtan.

Il paraissait ne songer qu'à son bal.

Mais il n'en était pas ainsi de Guillaume, qui sans cesse cherchait à se trouver seul avec son gendre, et qui, soit par un calcul de celui-ci, soit par simple effet du hasard, ne parvenait pas à ce résultat.

— Oh ! pensa Germaine, si je pouvais entendre ce que mon père a tant d'impatience de lui dire ?

Le jour de la fête arriva.

Déjà l'on n'attendait plus que les invités, déjà les salons resplendissaient de lumière.

La vicomtesse de Morénas venait d'achever sa toilette. Une superbe parure de diamants, que le vicomte lui avait donnée la veille, couronnait son front, ruisselait sur ses épaules.

En se regardant à la psyché, Germaine elle-même, la modeste Germaine, ne put se défendre d'un mouvement d'orgueil. Elle se dit :

— Je suis belle !

Le miroir en disait davantage encore. Sous l'éclat de ces pierreries, sous ces flots de soie et de dentelles, elle était vraiment d'une beauté admirable, éblouissante.

— Ce sont les présents de mon mari dont je suis parée, il est juste que j'aille tout d'abord me montrer à lui.

Afin que la surprise fût plus complète, elle se dirigea sans bruit vers la chambre du vicomte.

La porte de communication donnait dans la vaste alcôve au grand lit seigneurial, aux larges tapisseries retombantes.

En y entrant, de l'autre côté de ces tapisseries qui laissaient l'alcôve plongée dans l'ombre, Germaine entendit deux voix s'entrecroisant avec une certaine animation.

La voix de son mari, la voix de son père.

— Il faut m'écouter, disait celui-ci, il faut me rendre enfin ces papiers, je le veux !

— Ce serait non-seulement me désarmer, répliqua Morénas, mais encore vous armer contre moi.

— Puis-je être votre ennemi, maintenant que vous êtes l'époux de ma fille ?

— Qui sait !

— Enfin c'était convenu, c'était juré.

— D'accord. Mais que voulez-vous ! j'ai réfléchi.

— Misérable ! gronda sourdement Guillaume.

Germaine n'avait rien perdu de ces étranges paroles. Tout d'abord stupéfaite, elle était restée immobile. Puis, lentement, presque involontairement, elle avait glissé sur le tapis, elle s'était rapprochée des rideaux, pour mieux entendre encore ce

qui se disait au-delà, pour regarder à travers l'entrebâillement qu'ils laissaient entre eux.

Morénas, tournant le dos à l'alcôve, était assis de trois quarts devant le bureau d'ébène, sur lequel il s'appuyait du bras droit, tandis que sa main gauche jouait négligemment avec les bobèches d'un riche candélabre, dont les cinq bougies éclairaient cette scène.

Durant quelques secondes, les deux acteurs restèrent silencieux.

Guillaume alla regarder du côté du salon, pour s'assurer que personne n'était aux écoutes. Il revint vers l'alcôve, dont sa main fiévreuse écarta les draperies, dont son regard ardent sonda la profondeur.

Germaine avait eu le temps de se rejeter de côté, non-seulement dans l'ombre, mais encore derrière un repli d'étoffe qui la déroba à tous les regards.

Guillaume ne la vit pas.

Revenant donc vers Morénas :

— Je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez donné satisfaction, déclara-t-il résolument. Oh ! oh ! ne prenez pas vos grands airs. Assez longtemps je me suis résigné à vous obéir ; aujourd'hui je commande à mon tour, j'exige !

Morénas fit un mouvement pour quitter son fauteuil.

— J'exige que vous m'entendiez jusqu'au bout ! poursuivit Guillaume en le contraignant à se rasseoir, je souffre par trop, voyez-vous bien... Il faut en finir. Vous n'avez pas de remords, vous, l'auteur de tant de crimes !... vous, le chef des Vampires !...

— Plus bas, fit Gaëtan, parlez du moins plus bas !

— Moi, poursuivit Guillaume en étouffant sa voix, je n'ai tremplé qu'une fois mes mains dans le sang ! mais c'était dans le sang de mon frère... et je n'ai plus de repos, plus de sommeil... et je suis maudit !... j'ai peur du châtiement de Dieu, affranchissez-moi du moins de toute crainte à l'égard de la justice des hommes. Cette lettre qui prouve notre crime, il me la faut. Ce papier dont la divulgation serait notre ruine, donnez-le moi pour qu'il soit anéanti comme la lettre, ici même, à l'instant.

— Que ne vous expliquiez-vous tout de suite ! répliqua le vicomte, ce serait déjà fait depuis longtemps. Soit, ne restons à la merci ni de l'un ni de l'autre. Détruisons, brûlons ces papiers... et qu'il en advienne de vos remords ainsi que de leurs cendres jetées au vent. Les voici.

Morénas venait d'ouvrir le tiroir secret.

Guillaume se rapprocha vivement, afin de vérifier les deux écrits qui venaient d'apparaître aux mains de son complice.

Celui-ci se prit à sourire : l'autre eut un mouvement de retraite.

— Oh ! regardez, fit Gaëtan, regardez tout à votre aise... j'y vais de franc jeu, beau-père. C'est bien la lettre que vous m'écrivîtes la veille du meurtre, et qui suffirait pour vous conduire avec moi jusqu'à l'échafaud. Brûlons, n'est-ce pas, brûlons !

Sur un signe affirmatif de Guillaume, la lettre fut rapprochée de l'une des bougies, s'enflamma dans la main du vicomte et, réduite en poussière, s'éteignit sous son pied.

— Passons l'acte de mariage, reprit-il alors, il est en bonne forme... Voyez plutôt : Voilà surtout ce qu'il faut brûler n'est-il pas vrai... brûlons !

Déjà le papier s'approchait de la flamme.

— Arrêtez ! s'écria Germaine en se montrant tout à coup.

Sa pâleur, son indignation contenue, son désespoir maîtrisé la rendaient encore plus belle.

Au bruit de sa voix, les deux misérables s'étaient retournés simultanément ; à son aspect, simultanément ils bondirent en arrière, non moins stupéfiés l'un que l'autre.

Du regard, elle les dominait, elle les écrasait tous les deux. Cependant, après un silence ;

— Vous étiez là ? hasarda Gaëtan.

— Depuis quand ? balbutia Guillaume.

— J'ai tout entendu, je sais tout, répondit-elle.

— Pardon ! murmura Guillaume en se laissant tomber à ge-

noux, la tête enfouie dans les deux mains, oh ! pardon, c'était pour ton frère et pour toi... j'ai voulu vous rendre riches, heureux.

— Vous vous êtes cruellement abusé, mon père... mais grâce à ce testament, il vous est encore permis de réparer une partie du mal que vous avez fait.

— Que veux-tu dire, Germaine ?

— Cette fortune, il faut qu'elle retourne à qui de droit.

— Y songes-tu ? ce serait tout avouer... c'est impossible... non.

— Non ! répéta Morénas avec une accentuation plus résolue. Germaine se retourna vers lui.

Leurs regards se rencontrèrent.

Dans celui de Germaine, il y avait cette répulsion, ce dégoût que provoque l'aspect d'un serpent.

Ce qui se lisait surtout dans les yeux du vicomte, c'était une sorte de déviation sarcastique.

— N'est-ce pas, railla-t-il enfin, n'est-ce pas que vous seriez bien heureuse de lui rendre sa fortune... à celui que vous aimez... et que je hais. Mais pas si fou que de vous donner cette joie. Ce papier, je le garde.

— Je ne suis qu'une femme, répondit Germaine, et je ne saurais employer la force. Le scandale également m'est interdit, car je ne puis accuser mon père... J'eme tairai donc, j'attendrai demandant à Dieu qu'il me conseille. Mais, dès à présent, plus rien de commun entre nous, monsieur, plus de fête, plus de luxe... plus rien de cette fortune dont je ne veux pas... non, je n'en veux pas !

Malgré le regard de plus en plus menaçant du vicomte, elle se dressa devant lui, calme et résolue, méprisante et superbe.

Une glace se trouvait dans cette même direction ; elle s'y aperçut tout à coup, et portant la main à son front, se dépouillant de sa brillante parure :

— Ah ! ces diamants ! s'écria-t-elle en les rejetant avec horreur, prenez-les, monsieur, reprenez-les, j'y vois du sang !

— Madame ! éclata Morénas, oh ! prenez garde !...

— On vient... silence ! interrompit Guillaume.

Isidore entra.

— Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il en promenant sur tous les spectateurs un regard étonné.

— Oh ! murmura son père d'une voix suppliante, oh ! celui-là du moins qu'il ignore...

— Je vous ai promis le silence, répondit Germaine, emmenez-le... laissez-nous.

— Oui, murmura Gaëtan d'un air sombre, nous avons à causer, madame et moi...

— Ne menacez pas ma sœur ! se récria vivement Isidore, ou vous me trouverez entre elle et vous, pour la défendre !

Morénas se contenta de hausser les épaules.

— Isidore, répondit Germaine, je te remercie... mais je n'ai besoin du secours de personne. Ne t'inquiète pas de moi, je t'en conjure... va-t'en.

— Viens... viens, suppliait de son côté Guillaume en s'efforçant d'entraîner son fils.

Il céda enfin, mais non sans laisser à son beau-frère ce dernier adieu :

— Je n'en suis pas moins pour ce que j'en ai dit... souvenez-vous-en, monsieur le vicomte !

Germaine resta seule avec son mari.

Durant quelques secondes, ils se regardèrent en silence.

Celui-ci d'un air provoquant, celle-là d'un air impassible.

Morénas enfin s'approcha d'elle, et lui prenant les deux poignets qu'il étreignit avec colère :

— Oh ! je te dompterai, fit-il.

Elle se contenta de sourire.

Dans ce sourire, il y avait une énergie patiente, un courage à toute épreuve.

On frappa.

C'était Criquet, annonçant que les invités arrivaient.

— Consentez-vous à apparaître à ce bal ? demanda Morénas.

— Non, répondit Germaine.

— Mais que dirai-je ?

— Ce que vous voudrez, ça ne me regarde plus.

Elle fit un pas pour se retirer.

Gaëtan lui barra le chemin.

— Mais vous m'appartenez, vous êtes à moi.

— Oh ! soyez sans crainte, je ne songe nullement à m'enfuir... je rentre chez moi, voilà tout.

Gaëtan, s'écarta, fit quelques pas, et se retournant tout à coup vers sa femme, au moment même où elle allait disparaître.

— Germaine, s'écria-t-il, voyons, je vous en supplie, oubliez tout...

— Jamais ! répondit-elle avec l'accent d'une irrévocable volonté, jamais !

Et elle s'éloigna.

— Ah ! c'est ainsi, ricana le vicomte avec une douloureuse rage, eh bien soit... ma toute belle... et, puisque nous sommes de force tous les deux, la guerre !

Une terrible lutte allait s'engager.

#### MAITRE ANDRÉ.

C'était une bonne vieille ville que Dunkerque, avec ses maisons propres comme des écus neufs, ses larges rues, sa grande place où s'élève la statue de Jean Bart, son rustique port et son joyeux carillon, le plus renommé de tous ceux de la Flandre.

Du côté de la mer le paysage est inculte et triste, mais non sans une certaine grandeur. Tout le monde connaît cette es-pèce de Sahara flamand qui s'appelle les dunes de Dunkerque.

De l'autre côté de la ville, un tout autre aspect. Le regard s'étend à perte de vue sur de fertiles campagnes dont les grands horizons, souvent ombrumés, rappellent les tableaux de Paul Potter et de Ruysdael. Ça et là de gais villages, de riches fermes, de vertes prairies, de longues avenues de saules au bord des ruisseaux, des bosquets de buis, des fabriques, avec leurs gigantesques cheminées fumant ainsi que les cratères, ou bien encore quelque pittoresque cabaret avec sa haie vive, ses buveurs de bière, son jeu de quilles et son tir à l'arc, ni plus ni moins qu'au bon temps de Teniers.

Vers les bords du canal, on rencontre surtout de délicieuses maisonnettes. Briques peintes en beau rouge vif, encadrées par des nlets blancs, volets verts, mine souriante au milieu d'un jardin fleuri. Tout y respire le soin, le contentement, la douce paix dans la médiocrité, la bonne vie patriarcale.

Nous allons introduire le lecteur dans un de ces paradis dunkerquois.

C'était là qu'était né maître André Stevens, le patron du *Jean-et-Marie* ; c'était là qu'il se reposait à chaque retour ; c'était là qu'habitaient le père Stevens et la mère Ursule, ses dignes parents, Philémon et Baucis.

Il était trois heures après midi. Un tiède soleil d'automne, descendant au milieu d'un azur quelque peu grisâtre, commençait à rejeter vers le jardin l'ombre des grands peupliers du canal. Les quelques rayons, qui glissaient entre eux, zébraient de bandes lumineuses le beau sable jaune et la petite pelouse centrale de la cour, qui s'étendait devant la maisonnette, comme aussi cette façade elle-même, et le perron qui l'exauçait de ses quelques marches en blanches pierres méticuleusement lavées. Les deux fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes. A droite, celle de la cuisine, où la mère Stevens s'es-crimait au récurage d'une casserole ; elle avait la passion du cuivre qui brille. A gauche, dans la salle à manger, son alerte belle-fille achevait de retirer le couvert, tandis que sur un coin déjà desservi de la table, le bonhomme Stevens et son fils entamaient une partie de dominos, tout en fumant leurs longues pipes qu'ils venaient d'allumer au brasero placé devant eux.

Sur le perron, jouaient les deux aînés des enfants ; le petit Jean, la petite Marie. C'était la marraine et le parrain du bateau.

— Thérèse, dit maître André à sa femme, fais donc taire les bambins. Rappelle-leur qu'elle dort.

Thérèse se pencha aussitôt en dehors, et désignant du doigt certaine fenêtre dont les rideaux étaient hermétiquement fermés :

—Chut ! fit-elle, prenez garde de réveiller notre amie.

Cette amie, c'était la folle.

Après le repas qui s'était terminé depuis une heure, elle était montée dans sa chambre et, tout en berçant le plus jeune des enfants de Thérèse, elle-même s'était laissé gagner par le sommeil.

Durant quelques minutes encore les deux enfants continuèrent de jouer à voix basse, la mère Ursule de récurer, Thérèse de ranger, le bonhomme Stevens et son fils de fumer en battant.

Un visiteur s'arrêta tout à coup devant la grille en bois.

—Tiens, fit maître André, c'est mon parrain Van Hensmans.

—Adjoint au maire de la ville de Dunkerque, ajouta le bonhomme Stevens avec un certain orgueil.

Et tous deux, pour faire honneur à l'arrivant, ils se levèrent.

M. Van Hensmans était un robuste vieillard à la mine épanouie et rubiconde, au ventre proéminent, à la démarche quelque peu majestueuse. De nos jours encore, dans toutes nos municipalités flamandes, grandes ou petites, les adjoints tiennent toujours de l'échevin, le maire du bourgmestre.

—Ne vous dérangez donc pas, fit Van Hensmans en grimpaçant lestement les marches du perron, continuez votre partie... nous causerons après.

Et comme les deux joueurs manifestaient une certaine résistance :

—Thérèse, ajouta-t-il, donnez-moi de la bière fraîche et une pipe.

Déjà il s'était assis, il remuait les dominos.

—Est-ce à moi que vous désirez parler ? demanda le bonhomme Stevens.

—Non, c'est à ton fils... mais tout à l'heure, dans le fond du jardin, sous la tonnelle. Allons, André, pose donc ton double six.

La partie recommença donc, tandis que le digne adjoint bourrait sa pipe et l'allumait au réchaud de cuivre.

Durant quelques minutes, il jugea magistralement les coups, conseillant tour à tour l'un et l'autre des deux adversaires.

Le bonhomme Stevens s'était piqué d'honneur, il gagna.

—Donne une revanche à ton fils, dit Van Hensmans.

—C'était la belle, répondit discrètement le vieillard, je vous laisse... et m'en vais donner un coup d'œil au chargement du bateau d'André.

—Est-ce qu'André repart bientôt ?

—Après-demain au plus tard. Bien le bonsoir, monsieur l'adjoint.

—Au revoir, papa Stevens, au revoir.

Pendant ce temps-là, André donnait quelques ordres à sa femme qui disparut.

—A nous deux, maintenant, dit Van Hensmans en revenant vers le patron du *Jean-et-Marie*.

—Vous aviez parlé de la tonnelle ? fit maître André, Thérèse y porte en ce moment de la bière et du genièvre.

—Bravo ! Thérèse est une digne ménagère. Allons la rejoindre.

André prit le pot à tabac d'une main, le brasero de l'autre et suivit Van Hensmans.

Ils s'installèrent sous le berceau recouvert de jasmin, de houblon et de clématite.

Après une gracieuse révérence, Thérèse se retira.

Nous sommes seuls, dit André, je vous écoute.

L'adjoint promena tout à l'entour un regard circonspect.

—Oh ! oh ! parrain, s'agit-il donc d'une affaire d'importance ?

—Je n'en sais trop rien, filleul. Tu vas en juger toi-même. Mais d'abord, dis-moi, connais-tu un nommé Jacques Roquebert ?

—Jacques Roquebert ?... non, je ne me souviens pas....

—Ce monsieur, que nous ne connaissons pas davantage, a écrit au maire de Dunkerque afin d'avoir des renseignements sur toi.

—Sur moi ! Mais je suis un honnête homme, et...

—Personne n'en doute, et la lettre elle-même ne contient rien qui porte atteinte à ton honorabilité, bien au contraire. Il s'agit d'une bonne œuvre dont tu serais l'auteur d'une pauvre folle que tu aurais recueillie à bord de ton bateau.

—Ah ! ah ! fit André qui fronça le sourcil.

—C'est donc vrai ? demanda Van Hensmans, quelle est cette femme.

—Achevez d'abord, parrain... je vous répondrai ensuite.

—Mais j'ai fini, mon garçon, ou du moins à peu près. Ce M. Jacques Roquebert désirerait vivement retrouver cette malheureuse dont tu t'es fait le protecteur. Il y va, dit-il, d'un grand intérêt, d'une noble cause. C'est le hasard qui l'a mis sur tes traces. Il nous demande si tu es présentement à Dunkerque, s'il peut y venir, avoir confiance en toi, et *cætera*. J'étais à la mairie quand la lettre a été lue, je me suis écrié : "Eh ! parbleu, le plus simple c'est d'en parler à André Stevens, mon filleul, la loyauté même... Il jugera la question mieux que personne, et nous dira ce qu'il faut répondre." Voilà.

Tout d'abord André resta pensif. Puis serrant la main que lui tendait le vieillard :

—Merci, parrain, répliqua-t-il, mais au lieu de vous donner mon avis, je veux prendre le vôtre. La question est délicate, voyez-vous bien. J'ignore quels sont les amis de cette pauvre femme ; je suis certain qu'elle a des ennemis puissants, acharnés, capables de tout. Ce M. Jacques Roquebert fait-il partie des uns ou des autres ? c'est moi qui aurais besoin de renseignements sur lui. Du reste, écoutez-moi, maître Van Hensmans. Vous êtes magistrat, c'est une déposition que je vais vous faire ; vous êtes mon ami, c'est une confidence que vous allez entendre, une douloureuse et longue histoire.

Il y a de cela longtemps déjà j'eus un grand chagrin, une enfant à laquelle j'étais fiancé disparut enlevée par des bohémiens, je courus vainement après les ravisseurs, je ne pus jamais retrouver leurs traces.

—Effectivement, reconnut Van Hensmans, tu étais comme fou, tu avais des humeurs noires, et si notre souriante Thérèse ne se fût pas rencontrée sur ton chemin...

—Elle me sauva la vie, s'écria André, elle me rendit l'espoir, l'amour, le bonheur ! Cependamment, le passé ne s'était pas entièrement effacé de mon souvenir. Parfois encore, même en embrassant Thérèse, même en faisant sauter nos enfants sur mes genoux, je voyais repasser devant mes yeux l'image de Marie. C'était son nom ; c'est celui que j'ai donné à ma fille, et par la volonté, par l'initiative de Thérèse elle-même. Bonne Thérèse ! elle avait lu dans mon cœur comme dans un livre ouvert, et certaine de ma tendresse, elle n'était nullement jalouse du passé, nullement inquiète de l'avenir. Lorsqu'elle me voyait songeur : — "Tu penses à l'autre, me disait-elle... ne t'en défends donc pas... elle a failli, tu crains qu'elle ne soit un jour malheureuse et, si l'occasion s'en présentait, ce serait un grand contentement pour toi que de lui pouvoir être utile. N'est-ce pas la vérité... voyons, parle franchement ?" J'étais bien obligé d'en convenir. "Eh bien ! répondait alors Thérèse, je t'y aiderai... et pour moi aussi ce serait du bonheur ! Encouragé par cette généreuse assurance, je m'informai de Marie. Son père et sa mère étaient morts, personne ne savait ce qu'elle était devenue. Un jour enfin nous la rencontrâmes, élégamment vêtue, dans un riche équipage. Rien qu'au mouvement que je fis, Thérèse la devina. "C'est elle, n'est-ce pas ? — Oui. — Elle n'a pas l'air d'avoir besoin de nous, c'est dommage !" Ah ! voyez-vous, parrain, les anges du bon Dieu ne sont pas meilleurs que ma chère femme !

Maître André s'interrompit pour essuyer une larme.

—Continue, fit Van Hensmans en secouant les cendres de sa pipe, nous sommes quelque peu cousins, Thérèse et moi, je m'en fais gloire !

—Des années s'écoulèrent, reprit Stevens, et déjà ce souvenir commençait à se perdre dans les brumes du lointain, lorsqu'un événement singulier le réveilla tout à coup. C'était l'hiver dernier, vers les approches du jour de l'an, à Paris. Mon bateau emprisonné depuis quelques jours par les glaces, venait d'être délivré par la débâcle. Nous devions repartir le lendemain. J'avais conduit Thérèse au spectacle et, rentrés depuis quelques minutes seulement, nous soupions dans la cabine. Il était environ minuit.

—Ah ! ah ! fit l'adjoind tout en se versant un second verre de bière.

—La nuit était sombre, poursuivit André, le silence profond. Soudain, des cris se font entendre, puis des coups de feu, le bruit d'une lutte. Je soulève le capot, je regarde. A quelques pas dans les ténèbres, des formes vagues, qui disparaissent presque aussitôt. Plus près, sur le bord du canal, une femme accourait avec des gestes d'effroi. Un cordage se rencontre sous son pied, elle tombe. Je venais de saisir un fallot, je me précipite vers elle. Jugez de ma stupéfaction, c'était Marie !

—Bah !

—Marie pâle, blessée, évanouie. Déjà Thérèse m'avait rejoint. A nous deux nous nous empressons de transporter la pauvre femme dans la cabine. Elle rouvre les yeux, elle murmure : "Ils veulent me tuer, ce sont des assassins !... sauvez-moi !" Au même instant, une voix me hèle au dehors. Thérèse jette une main sur les lèvres de Marie, en la suppliant de se taire. Je me montre sur le pont ; j'aperçois deux hommes qui me demandent si je n'ai pas vu une femme s'enfuyant, une folle !

—Une folle ?...

—Attendez. L'un de ces deux questionneurs était ivre, l'autre ne valait guère mieux. Deux rôdeurs de nuit, deux assassins peut-être ? Je leur répondis en conséquence, et refermai la porte, mais pour me mettre à l'affût derrière le rideau de la fenêtre. L'un des deux inconnus marqua d'une croix la borne à laquelle était retenue mon amarre. Puis ils s'éloignèrent. De plus en plus convaincu que c'étaient deux malfaiteurs, je réveillai promptement mon mousse et mon matelot. Je leur donnai l'ordre de tout préparer pour le départ et, dans le but de faire perdre ma trace, je multipliai la marque en question sur toutes les bornes des alentours. Déjà le bateau remontait vers l'écluse, dont le gardien m'était connu. Non-seulement il consentit à me l'ouvrir immédiatement, mais encore il me promit le secret. Plusieurs bateaux à peu près semblables au mien se trouvaient dans le bassin supérieur. Presque certain d'avoir dépiqué les ennemis de Marie, je revins alors vers elle. Thérèse avait lavé le sang qui souillait son visage, et venait de la coucher dans son propre lit. En la déshabillant, l'appareil d'une blessure avait frappé ses regards.

—Une blessure récente ?

—Non, presque cicatrisée, mais terrible, entre les deux épaules, au-dessus du cœur, dont la guérison semblait un miracle. A son évanouissement, à peine interrompu par quelques paroles incohérentes, un lourd sommeil, une sorte de fiévreux cauchemar avait succédé. Par intervalle des cris d'effroi s'échappaient encore de ses lèvres, tout son corps frissonnait. Ses grands yeux s'ouvraient tout à coup et, dans leur éclat furtif, il y avait quelque chose d'étrange. Je me ressouvins de ce mot prononcé par les deux inconnus : "Folle !" et je fis part de mes soupçons à Thérèse. "Pauvre femme ! murmura-t-elle." Et s'agenouillant, elle se mit à prier. Le jour commençait à poindre, je remontai sur le pont. Nous franchîmes la seconde écluse, le bassin de la Villette. Partout, je payais double. Bientôt, le *Jean-et-Marie* s'engagea dans le canal de l'Ourcq, et rapidement, je vous le jure. J'examinai avec attention les deux rives, afin de m'assurer que personne ne nous épiait, que personne ne nous avait suivis. Je ne tardai pas à en acquérir la conviction. Marie était sauvée ! Mais que signifiait cette rencontre nocturne, cette poursuite, cette blessure, et surtout cette question qui me revenait à l'esprit ? que

pourrait-elle me répondre à son réveil, avait-elle encore sa raison !

—Eh bien !

—Vers midi, Thérèse enfin se montra. D'un regard je l'interrogeai, d'un regard elle me répondit. Notre pressentiment ne nous avait pas trompé ; c'était une pauvre insensée que nous avions recueillie... c'était, pour ainsi dire, un quatrième enfant qui nous était envoyé par Dieu !

—Mais, observa Van Hensmans, quel est le caractère de cette folie ?

—Une folie douce, affectueuse, souriante, et que, souvent même, on aurait peine à soupçonner. Je vous le dit, continua maître André, pour beaucoup de choses, Marie semble jouir de toute sa raison. Ce n'est que lorsque sa mémoire se reporte vers le passé que son esprit se trouble, divague, et se perd en des égarements où ni Thérèse ni moi, nous ne pouvons plus la suivre. Voilà près d'une année qu'elle habite avec nous, nous n'en savons pas plus que le premier jour ; nous en sommes encore à nous demander quels sont les événements qui ont pu la réduire en cet état. En arrivant à Dunkerque, je consultai des médecins ; ils en attribuèrent la cause à cette blessure dont je vous ai parlé, Van Hensmans, et qui, durant la route, s'était ouverte. Une longue maladie en résulta, une sorte de fièvre cérébrale. Dans son délire, elle était en proie à de violentes terreurs ; elle se voyait menacée, poursuivie par des ennemis impitoyables ; sans cesse elle prononçait deux noms : "Henri, Gaëtan," celui-ci avec colère, celui-là avec amour. Vers le milieu du printemps, à la fin de sa convalescence, nous voulûmes l'interroger ; elle chercha vainement à dissiper les ténèbres qui voilent ses souvenirs. Tout ce qu'elle y retrouve, c'est un visage recouvert d'un masque, une main armée d'un poignard. Puis cette idée fixe : "Il faut que je lui fasse rendre sa fortune !"

—Ah ! fit l'adjoind, voilà cependant un indice.

—Bien vague. Un simple nom de baptême. Et cependant elle le prononce bien souvent, alors surtout qu'elle se croit seule et qu'elle rêve tout éveillée. Quant à l'autre, celui qui ne lui échappait que dans son délire, Gaëtan, je connais du moins la demeure de celui qui le porte.

—Comment cela ?

—A mon dernier voyage, j'avais emmené Marie. Jusqu'alors elle était restée à Dunkerque, dans cette maison, avec les vieux, avec Thérèse et les enfants. D'une part, cette séparation me pesait, — nous autres marins d'eau douce, nous avons l'habitude de naviguer en famille, — de l'autre, Marie désirait ardemment revoir Paris. Je cédaï enfin à ses prières, mais surtout peut-être par égoïsme. A mesure que nous avançons, le jour semblait se faire dans son esprit. Elle était de plus en plus impatiente d'arriver, ses grands yeux se fixaient incessamment vers l'horizon. "J'ai un devoir à remplir, disait-elle, je le remplirai." Quand nous voulions lui demander quel était ce devoir, elle se taisait tout à coup. Mais on pouvait lire sur son visage une résolution fermement arrêtée. Je commençai à soupçonner qu'elle me cachait quelque chose ; Thérèse ne fut pas de cet avis. Chez les monomanes, il y a souvent d'impénétrables mystères, et c'est tout au plus s'ils peuvent s'en rendre compte eux-mêmes. Le médecin m'en avait averti. A peine le bateau se fut-il arrêté dans le canal Saint-Martin, qu'elle voulut s'élançer sur le quai. Je dus presque employer la force pour la retenir. "Il faut que j'aïlle dans Paris, me disait-elle. — Pourquoi ? — Pour y retrouver quelqu'un, quelque chose. — Quelle chose ? quelle personne ? — Je ne sais plus." Et c'était vrai, parrain ; le fil de ses souvenirs s'était déjà rompu. Elle travaillait à le renouer, mais vainement. Quelques jours passèrent, durant lesquels, immobile, muette et comme se concentrant en elle-même, elle parut tourmenter son cerveau endolori. Thérèse et moi, nous ne la perdions pas de vue, dans la crainte qu'elle n'échappât à notre surveillance. Elle n'y songeait même pas. Un soir, c'était la veille de notre départ, nous la vîmes se redresser spontanément avec ce cri : "Je me souviens... j'ai trouvé !"

—Quoi?—Il faut que je sorte.—Seule?—Avec vous, André... cela vaudra mieux ainsi.—Mais expliquez-moi...—Non, j'en pourrais pas... venez! Thérèse fit un mouvement, déjà toute inquiète. Je la rassurai du geste, et pris ma canne de compagnon batelier. C'est une arme terrible entre mes mains, et qui me permettrait d'affronter dix hommes. Thérèse le sait, Thérèse est brave, elle me dit: "Va!" Mario s'appuya sur mon bras, et nous partîmes.

—Où donc voulait-elle te conduire ainsi?

—Je le lui demandai: elle ne sut pas me répondre. Mais elle marchait sans hésitation, droit à son but, comme en état de somnambulisme. Chose étrange cependant! avant de partir, elle m'avait recommandé de me munir d'une lanterne. Nous traversâmes tout Paris, jusqu'aux Champs-Élysées, jusqu'à l'allée des Veuves. Au milieu de cette allée, vers l'angle d'une longue muraille, une voiture qui s'en revenait à vide se rencontra par hasard sur notre chemin. "Arrêtez ce cocher, me dit-elle, et donnez-lui l'ordre de nous attendre ici." —J'obéis. Déjà Marie longeant la muraille s'avancait à travers des terrains vagues. Je m'empressai de la rejoindre. Elle arriva bientôt devant une petite porte dont elle avait la clef.

—La clef de cette porte?

—Oui. Ni Thérèse ni moi nous ne la lui avions jamais vue.

—Voilà qui devient bizarre.

—D'accord. Mais que voulez-vous, parrain, les fous sont comme les enfants, ils ont des cachoteries incompréhensibles. Bref, la porte s'ouvrit. Un parc touffu s'offrit à mes regards. La nuit était profonde. Néanmoins, mon étrange conductrice se remit en marche sans dévier d'un pas et, par un chemin qui lui semblait familier, atteignit une tourelle plongée dans l'ombre. Sa main chercha, trouva bientôt un ressort secret, une seconde porte nous livra passage. "Allumez la lanterne, me dit Marie." Un escalier se dressait devant nous. Elle le monta, je la suivis. Nous arrivâmes dans une chambre superbement meublée, mais déserte, et même qui paraissait inhabitée depuis longtemps. Une vive contrariété se laissait voir sur le visage de Marie. Evidemment elle s'attendait à rencontrer quelqu'un. Elle prit la lanterne, et fureta par la chambre, tout en murmurant des mots sans suite au milieu desquels revint à plusieurs reprises celui de l'acte de mariage. Je suis certain de ne pas m'être trompé. Sa recherche demeurant infructueuse, elle s'assit comme pour attendre. Mon rôle devenait assez embarrassant. J'ouvris un volet pour regarder au dehors. Tout à l'autre extrémité des bâtiments, il y avait une fenêtre éclairée. Je montrai cette lumière à Marie. "Allez demander quand le maître de cette maison reviendra, me dit elle. — Comment s'appelle-t-il? questionnai-je à tout hasard." Elle porta la main à son front et leva les yeux. Dans cette direction, la lanterne éclairait un portrait d'homme, en uniforme étranger. A la vue de ce portrait, la folle jeta un cri menaçant, et me répondit: "Le vicomte Gaëtan de Morénas."

—Le vicomte...

—Gaëtan de Morénas. Oh! j'ai bien retenu le nom. Du reste il me fut répété par les domestiques auxquels j'allai m'informer de leur maître, et qui, tout stupéfaits de ma brusque apparition, semblèrent me prendre pour le diable en personne.

—Ils te répondirent?

—Que le vicomte voyageait en Italie et ne serait de retour que dans un mois. Je retournai vers ma compagne, qui m'attendait dans le parc, et je lui communiquai ce renseignement. "Soit, déclara-t-elle avec un entêtement enfantin, nous attendrons." Elle voulait reprendre le chemin de la tourelle. J'eus toutes les peines du monde à lui démontrer qu'un mois n'était pas une heure, et que je devais partir le lendemain. Ce ne fut qu'après m'avoir fait promettre de la ramener à mon prochain voyage qu'elle se décida enfin à la retraite. Le fiacre nous ramena au bateau. Que dites-vous de cette aventure-là, parrain Van Hensmans?

—Un vrai roman, filleul. Est-ce tout?

—Il reste un autre incident qui eut lieu le lendemain, vers midi, comme le bateau venait de s'engager dans le canal de l'Oureq. Deux pêcheurs à la ligne, en apercevant Mario qui se trouvait sur le pont, s'écrièrent tout à coup; "C'est elle... c'est Léona... c'est la folle."

—Ces noms...

—J'ai su depuis qu'elle les avait portés jadis, au temps de sa disparition. Quant aux deux pêcheurs, ils s'étaient mis à courir après le *Jean-et-Marie*, me suppliant de les écouter, de les renseigner. Ma foi, je n'eus pas confiance, et je poursuivis mon chemin, mais en leur jetant mon nom et...

—Inutile de m'en dire d'avantage, interrompit Van Hensmans, c'est de là que provient la lettre de M. Jacques Roquebert. Il nous parle de cette rencontre, et sollicite à son tour une réponse, que peut-être il mérite...

—Qu'en savez-vous? répliqua fièrement André, qui me prouva que c'est un honnête homme, et que ses intentions sont bonnes?

—Le plus simple, mon garçon, ce sera de t'en assurer par toi-même?

—Comment cela?

—Ne M'as-tu pas dit que tu partais bientôt pour Paris?

—Sans doute, après?...

—Va voir ce Jacques Roquebert, cause avec lui, les yeux dans les yeux. Quand on est soi-même un franc cœur, c'est le plus sûr moyen d'apprécier un homme.

—Soi, j'irai. Mais comment saura-t-il qui je suis?

—La bonne ville de Dunkerque va le lui écrire. Ce sera notre réponse. A ta santé, maître André. Ah! ah! j'en étais bien certain d'avance, en cela comme en toutes choses, tu t'es conduit comme un digne enfant de la vieille Flandre! Un conseil, cependant: méfie-toi des excursions nocturnes, et ne sers pas de guide aveuglement à des êtres privés de raison. Il est bon de savoir où l'on va, filleul, et de n'agir qu'au grand soleil.

Sur ce, le bonhomme vida son verre de genièvre, et se leva pour le départ.

En ce moment, des cris joyeux retentirent du côté de la maison. Les enfants accoururent, précédant la folle.

—C'est elle, dit tout bas André.

—Mein Gott! fit l'adjoind, qu'elle est belle!

—Et bonne donc! voyez plutôt comme nos enfants la chérissent!

En effet, les deux roses blondins semblaient au mieux avec leur grande sœur, et jamais la beauté de Léona n'avait été plus resplandissante que sous ce simple vêtement, avec ce naïf sourire, avec ce vague regard qui seul révélait sa folie.

—Pauvre fille! murmura Van Hensmans en la saluant au passage.

—André, demanda-t-elle, quand repartez-vous pour Paris?

—Après-demain.

—Vous m'emmènerez avec vous, n'est-ce pas?

—Oui... et nous ferons tout notre possible pour que vos vœux soient enfin réalisés.

—Merci, vous êtes bon pour moi, André, bien bon... et Thérèse aussi... mais quant à ce que j'espère, il est un seul protecteur en qui je compte.

—Lequel?

—Dieu!

FIN

L'épisode qui fait suite a pour titre LA JUSTICE DE DIEU.

**GASTOR-FLUID.** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 RUE ST-LAURENT



# AU BON MARCHÉ

## MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

### GRANDE SEMAINE DE CARNAVAL

#### GRANDE VENTE SPECIALE DURANT LA SEMAINE DU CARNAVAL

Toutes nos soies noires gros grain, réduites de 50 pour cent. Tous nos satins merveilleux, noirs et couleurs, réduits de 50 pour cent. Toutes nos soies de couleurs, carreautes et rayées, réduites de 50 pour cent. Tous nos satins Rhodamas dans toutes les couleurs, réduits de 50 pour cent. Tous nos velours soies unis et brochés, réduits de 50 pour cent. Tous nos velveteens noirs et couleurs, réduits de 50 p. c. Toutes nos pluches de soies noires et couleurs, réduites de 50 pour cent.

**SPECIALITE POUR LA SEMAINE DU CARNAVAL** - 4000 verges satins brochés, dans toutes les nuances fashionables, à être sacrifiés à la moitié de leur valeur. Couvertes de couleurs, tiques, ceintures, bas et mitaines pour appareiller, à être clairé à 50 cts p. c.

**VENTE SPECIALE POUR LA SEMAINE DU CARNAVAL** - Tout notre grand assortiment de gants de kid, doublés et non-doublés, gants cachemires et mitaines, tous dans les nuances les plus recherchées, à être clairé à 50 cts dans la plaie.

**LAINAGES POUR LE CARNAVAL** - Les nuages, fascinateurs, châles, capines, bas, mitaines, etc., réduits de 50 pour cent.

Tous nos cachemires de notre propre importation, dans toutes les couleurs, réduits de 50 pour cent. Grande vente sans réserve durant le carnaval, de tous manteaux, ulsters, dolmans et paletots. Aussi, tous tweeds, matelassé ottoman et sealettes, à une réduction spéciale de 50 pour cent. Grande vente exceptionnelle de tapis et prélarts, rideaux, pôles, rags, matras et fournitures de maison pendant la semaine du carnaval, à une réduction de 50 pour cent.

**1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871**

**ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire.**

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

## L'HUILE "STAR"

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT  
CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le  
Bouchon et sur l'Etiquette.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

## Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE  
MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans  
cette florissante maison le choix le plus varié de  
montres en or et en argent, payable à la semaine,  
aussi bon marché que pour du comptant.  
On sollicite une visite.

ETABLIE EN 1863

## G. CONSTANTINEAU

Poêles, Fournaies et Utensiles de Cuisine

AGENT POUR

"DUNDAS STOVE CO."

Manufacture célèbre pour leur

FOURNEAU ELECTRIQUE

qui a remporté le PREMIER PRIN à la dernière Exhibition  
1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une  
visite chez

## LABBÉE ET CIE

MARCHANDS DE

PERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRETERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils  
ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Cadenas Tricolore.

## LORGE & CIE

21—RUE SAINT-LAURENT—21

MONTREAL

La réputation de la maison LORGE & CIE est établie depuis longtemps.

Partout où elle a exposé elle a enlevé les premiers prix dans tous les genres dans  
lesquels elle a concouru.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin à se tenir constamment au  
courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait  
qu'augmenter de jour en jour.

Chapeaux de soie et de feutre, de toutes saisons. Bonnets de fourrures en tous genres  
et fourrures diverses.

Les personnes qui désirent avoir des articles de premier choix ne peuvent mieux  
faire que de s'adresser à la maison

LORGE & CIE, 21 Rue St-Laurent.

## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO, 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B. P. 138 MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goulette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt-coupe
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancredi de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duverney
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine